

GEORGE GORDON BYRON

ŒUVRES COMPLÈTES DE
LORD BYRON, TOME 10

George Gordon Byron

Œuvres complètes de lord Byron, Tome 10

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=24180900

*Œuvres complètes de lord Byron, Tome 10 / comprenant ses mémoires publiés
par Thomas Moore:*

ISBN <http://www.gutenberg.org/ebooks/30994>

Содержание

MÉMOIRES SUR LA VIE DE LORD BYRON	5
LETTRE LXXIII	11
LETTRE LXXIV	14
LETTRE LXXV	16
LETTRE LXXVI	18
LETTRE LXXII	22
LETTRE LXXVII	25
LETTRE LXXIX	29
LETTRE LXXX	32
LETTRE LXXXI	34
LETTRE LXXXII	41
LETTRE LXXXIII	49
LETTRE LXXXIV	51
LETTRE LXXXV	53
LETTRE LXXXVI	55
LETTRE LXXXVII	58
LETTRE LXXXVIII	60
LETTRE LXXXIX	62
LETTRE XC	67
LETTRE XCI	69
LETTRE XCII	84
LETTRE XCIII	85
LETTRE XCIV	94

LETTRE XCV	96
LETTRE XCVI	101
LETTRE XCVII	105
LETTRE CVII	107
LETTRE CVIII	109
LETTRE CIX	112
LETTRE CX	115
LETTRE CXI	116
LETTRE CXII	118
LETTRE CXIII	120
LETTRE CXIV	122
LETTRE CXV	124
LETTRE CXVI	126
LETTRE CXVII	128
LETTRE CXVIII	130
LETTRE CXIX	132
LETTRE CXX	135
Конец ознакомительного фрагмента.	139

Œuvres complètes de lord Byron, Tome 10 / comprenant ses mémoires publiés par Thomas Moore

MÉMOIRES SUR LA VIE DE LORD BYRON

C'est à peu près à cette époque (octobre 1811), que j'eus le bonheur de voir Lord Byron pour la première fois et de me lier avec lui. La correspondance qui fut la source de notre amitié est on ne peut plus propre à faire connaître la mâle franchise de son caractère. Comme c'est moi qui la commençai, on me pardonnera un peu d'égoïsme dans le détail des circonstances qui y donnèrent lieu. En 1806, la plupart des feuilles publiques parlèrent avec beaucoup de raillerie et tournèrent en ridicule une affaire qui s'était passée entre M. Jeffrey et moi à Chalk-Farm, se fondant sur un faux rapport de ce qui nous était arrivé, à Bow-Street [1](#), devant les magistrats. J'adressai en conséquence une lettre à l'éditeur de l'un de ces journaux, dans

laquelle je contredisais les faussetés qu'ils avaient avancées, et rétablissais les faits dans toute leur vérité. Pendant quelque tems, ma lettre parut produire l'effet que je m'en étais promis, mais malheureusement, la première version prêtait trop aux sarcasmes et aux plaisanteries pour céder facilement à la vérité de la seconde. Aussi, toutes les fois que l'on faisait allusion à cette affaire dans le public, l'on ne manquait pas de rappeler uniquement le premier écrit, parce qu'on le trouvait plus piquant.

Note 1: ([retour](#)) Bow-street, l'un des bureaux de la police municipale de Londres, où l'on commence, entre autres affaires, l'instruction des duels, que la loi anglaise ne tolère pas, mais regarde, suivant les circonstances, comme meurtre simple, ou comme assassinat prémédité. (*N. du Tr.*)

Lorsqu'en 1809 parut, pour la première fois, la satire intitulée *Les Poètes anglais et les Journalistes écossais*, je vis que l'auteur, et l'on s'accordait à attribuer l'ouvrage à Lord Byron, non-seulement s'égayait dans ses vers avec autant de malignité que de talent sur ce sujet, mais encore que, sous la forme plus grave d'une note, il donnait un aperçu de l'affaire, telle qu'on l'avait d'abord présentée, et par conséquent en contradiction directe avec le compte que j'en avais publié. Toutefois, comme cette satire était anonyme, et que sa seigneurie ne l'avait point reconnue, je ne me crus aucunement obligé d'y faire attention, et j'oubliai entièrement cet incident. Pendant l'été de cette même année, parut la seconde édition de l'ouvrage, portant cette fois le nom de Lord Byron. J'étais alors en Irlande, entretenant peu de

relations avec le monde littéraire, et plusieurs mois se passèrent avant que j'eusse connaissance de cette nouvelle édition. Dès que je l'eus obtenue, l'offense prenant un tout autre caractère de gravité, j'adressai à Lord Byron la lettre suivante, que j'envoyai à l'un de mes amis à Londres, avec prière de la remettre lui-même entre les mains de sa seigneurie 2.

Note 2: ([retour](#)) Voilà la seule de mes lettres que je prendrai la liberté d'offrir entière au lecteur dans le cours de cet ouvrage. Comme elle est courte et exprime fort bien les sentimens qui me faisaient agir, j'ai cru que l'on me permettrait de m'écarter pour cette fois de la règle que je me suis faite de ne donner de mes lettres que les extraits qui me paraîtront nécessaires pour jeter plus de jour sur celles de mon noble correspondant. (*Note de Moore.*)

Dublin, 1er janvier 1807.

Milord,

«Je viens de voir le nom de *Lord Byron* en tête d'un ouvrage intitulé *Les Poètes anglais et les Journalistes écossais*, dans lequel on semble donner *un démenti* au compte que j'ai publié, de ce qui s'est passé entre M. Jeffrey et moi, il y a quelques années. Je vous prie d'avoir la bonté de me faire savoir si je dois considérer votre seigneurie comme l'auteur de cette publication.

«Je n'espère pas pouvoir revenir à Londres avant une semaine ou deux: je compte toutefois que, d'ici là, votre seigneurie voudra bien me faire connaître si elle avoue l'insulte renfermée dans les passages auxquels je fais allusion.

«Il est inutile de recommander à votre seigneurie de tenir secrète notre correspondance à ce sujet.

«J'ai l'honneur d'être, de votre seigneurie,

«Le très-humble serviteur,»

THOMAS MOORE.

Molesworth-street, N° 22.

Au bout d'une semaine, l'ami auquel j'avais adressé ma lettre m'écrivit qu'il avait appris du libraire de Lord Byron, que sa seigneurie avait quitté l'Angleterre immédiatement après la publication de la seconde édition. Il ajoutait que ma lettre avait été remise à un ami de Lord Byron, un M. Hodgson qui s'était chargé de la lui faire parvenir par une voie sûre. Quoique ce dernier arrangement ne fût pas absolument ce que j'aurais pu désirer, je pensai qu'après tout il fallait laisser ma lettre devenir ce qu'elle pourrait, et je cessai une seconde fois de songer à cette affaire.

Pendant les dix-huit mois qui s'écoulèrent avant le retour de Lord Byron, j'avais contracté comme époux et comme père, des obligations qui rendent les hommes peu jaloux de s'exposer à des dangers sans nécessité, surtout ceux qui n'ont rien à léguer aux objets de leur tendresse. Lors donc que j'appris que le noble voyageur était revenu de Grèce, bien que je crusse me devoir à moi-même de persister dans mon projet de demander une explication, je résolus de prendre un ton de conciliation propre non-seulement à montrer le désir d'un résultat pacifique, mais encore à faire voir que je ne conservais aucun ressentiment,

aucun désir de vengeance. La mort de Mrs. Byron me força à différer quelque tems mon projet; mais, aussitôt que les convenances le permirent, j'adressai une seconde lettre à Lord Byron, dans laquelle me référant à la première, et après avoir exprimé le doute qu'elle lui fût jamais parvenue, j'établissais de nouveau, et à peu près dans les mêmes termes, la nature de l'insulte que je croyais avoir reçue dans la note en question. «Il est maintenant inutile, ajoutais-je, de parler de ce qui, dans mon intention, devait être la conséquence de cette première lettre. Le tems qui s'est écoulé depuis, quoiqu'il n'ait rien changé à la nature de l'injure ni à la manière dont je la ressentis, a matériellement altéré ma position sous beaucoup de rapports. Aussi le but de cette lettre n'est-il que de me montrer conséquent avec ma première, et de vous prouver que je suis toujours sensible à l'injure que j'ai reçue, quoique les circonstances me forcent à n'y pas donner suite à présent. Quand je dis que je suis sensible à cette injure, que votre seigneurie n'aille pas s'imaginer que je nourrisse dans mon cœur la moindre idée de vengeance contre elle. Je veux seulement exprimer ce malaise où se trouve l'homme accusé de mensonge, malaise qui doit le poursuivre jusqu'au tombeau à moins que l'insulte ne soit rétractée ou expiée. Si j'étais insensible à cette fausse position, je mériterais plus que le fouet de votre satire.» Je finissais en ajoutant que, loin de nourrir des ressentimens ou des projets de vengeance contre lui, ce me serait un grand plaisir qu'une explication satisfaisante me permît de rechercher, dès ce moment, l'honneur

d'être compté au nombre de ses amis.

Lord Byron me fit la réponse suivante.

LETTRE LXXIII

À M. MOORE

Cambridge, 27 octobre 1811.

Monsieur,

«Votre lettre m'a été envoyée de Nollingham ici, ce qui excuse le retard qu'a éprouvé la réponse. Quant à votre première lettre, je n'ai jamais eu l'honneur de la recevoir; soyez sûr que, dans quelque partie du monde que je me fusse trouvé, j'aurais regardé comme un devoir de revenir et d'y répondre en personne.

«Je n'ai aucune connaissance de l'avertissement que vous dites avoir inséré dans les journaux. À l'époque de votre affaire avec M. Jeffrey, je venais d'entrer à l'université. J'ai lu et entendu à cette occasion un grand nombre de plaisanteries: le souvenir qui m'en restait était tout ce que je savais de l'aventure; et il ne pouvait entrer dans mes idées de *démentir* un récit qui n'était jamais tombé sous mes yeux. En mettant mon nom à cette production, je m'en suis rendu responsable envers tous les intéressés, j'ai contracté l'obligation d'expliquer tout ce qui pourrait avoir besoin d'explications, et de subir toutes les conséquences des étourderies que j'avais pu commettre. Ma situation ne me laisse pas le choix, c'est à ceux qui sont injuriés

ou irrités de chercher la réparation qui leur convient.

»Quant au passage en question, *vous n'étiez pas* certainement la personne pour laquelle j'éprouvais des sentimens hostiles. Toutes mes pensées, au contraire, se portaient vers un individu que je me croyais en droit de regarder comme mon plus grand ennemi littéraire, et je ne pouvais prévoir que son antagoniste fût près de devenir son champion. Vous ne spécifiez pas ce que vous désiriez que je fisse; je ne puis ni rétracter une accusation de mensonge que je n'ai jamais avancé, ni offrir des excuses à ce sujet.

»Je serai, au commencement de la semaine, à Saint-James's-Street, n° 8. Je n'ai vu ni la lettre ni la personne à laquelle vous aviez communiqué vos intentions.

»Votre ami, M. Rogers, ou toute autre personne déléguée par vous, me trouvera toujours disposé à adopter toute espèce de proposition conciliatrice qui ne compromettra pas mon honneur; ou si tout autre moyen échouait, à vous donner les satisfactions que vous croirez nécessaires.

»J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,»

BYRON.

Dans ma réplique à cette lettre, je commençais par dire qu'elle était, après tout, aussi satisfaisante que je pouvais le désirer. Elle contenait, en effet, tout ce que pouvait demander la stricte *diplomatie* des explications, savoir: Que Lord Byron n'avait jamais vu mon *compte rendu*, auquel je supposais qu'il

avait donné volontairement le démenti; qu'il n'avait jamais eu l'intention de m'accuser de mensonge; et qu'enfin le passage dont je me plaignais dans son ouvrage n'avait pas été dirigé contre moi personnellement. J'ajoutais que c'était là toute l'explication que j'avais droit d'attendre, et que naturellement je m'en tenais satisfait.

J'entrais ensuite dans quelques détails sur la manière dont je lui avais envoyé ma lettre de Dublin, disant que je le faisais parce que je ne pouvais dissimuler que les expressions dont sa seigneurie s'était servie en parlant de la perte de cette première missive, m'avaient beaucoup affligé.

Je terminais ainsi ma réplique: «Votre seigneurie ne montrant aucun désir de sortir du stricte formulaire des explications, il ne m'appartient pas de faire de nouvelles avances. Dans des affaires de cette nature, nous autres Irlandais, nous savons rarement garder un milieu entre des hostilités ouvertes ou une amitié décidée. Mais comme les pas que nous pourrions faire vers cette dernière alternative, dépendent entièrement de vous maintenant, il ne me reste qu'à répéter que je me tiens pour satisfait de votre lettre, et que j'ai l'honneur d'être, etc., etc.»

Le lendemain, je reçus de Lord Byron une seconde lettre.

LETTRE LXXIV

À M. MOORE

Saint-James's-street, № 8, 29 octobre 1811.

Monsieur,

«Peu de tems après mon retour en Angleterre, mon ami, M. Hodgson, m'apprit qu'il avait une lettre pour moi; mais un événement malheureux arrivé dans ma famille me forçant à quitter Londres précipitamment, cette lettre qui, très-probablement doit être la vôtre, est demeurée non ouverte entre ses mains. Si, en examinant l'adresse, nous croyons reconnaître votre écriture, elle sera ouverte en votre présence, pour la satisfaction de toutes les parties. M. Hodgson n'est pas en ville actuellement; je le verrai vendredi, et le prierai de me l'envoyer.

»Quant à la dernière partie de vos deux lettres, je ne sais comment y répondre, jusqu'à ce que le point principal ait été discuté entre nous. Devais-je m'attendre à l'amitié d'une personne qui se croyait accusée par moi de fausseté? Dans de telles circonstances n'auraient-elles pas pu être mal interprétées, non par la personne à laquelle elles étaient adressées, mais par d'autres? Dans le cas où je me trouvais, une pareille démarche était impraticable. Si vous, qui vous croyez l'offensé,

êtes convaincu que vous n'aviez pas de motifs de penser ainsi, il ne sera pas difficile de m'en convaincre à mon tour. Ma situation, comme je l'ai déjà dit, ne me laisse pas le choix. J'aurais été fier de notre connaissance, si elle avait autrement commencé; mais c'est à vous de voir jusqu'où elle peut aller sous des *auspices* si peu favorables.

«J'ai l'honneur d'être, etc.»

Un peu piqué, je l'avoue, de la manière dont avaient été accueillies mes ouvertures intempestives pour établir entre nous un commerce amical, je me hâtai de clore notre correspondance par un petit billet où je disais que sa seigneurie m'ayant fait sentir l'imprudence que j'avais commise en m'écartant du point immédiat de notre discussion, il ne me restait qu'à ajouter que si, dans ma dernière lettre, j'avais correctement établi l'explication qu'elle m'avait donnée, je déclarais m'en contenter; et que, dès ce moment, toute correspondance pouvait cesser à jamais entre nous.

Ce billet me valut aussitôt, de la part de Lord Byron, la réponse suivante, où se montrent si bien la franchise et la bonté de son naturel.

LETTRE LXXV

À M. MOORE

30 octobre 1811.

Monsieur,

«Je vous demande bien des pardons de vous importuner encore une fois sur un sujet si peu agréable. Ce serait une grande satisfaction pour moi et pour vous aussi, je pense, que la lettre laissée chez M. Hodgson, en supposant qu'elle soit la vôtre, vous pût être renvoyée encore toute entière, surtout puisque vous me dites *que les expressions dont je me suis servi en parlant de la perte de cette première missive, vous ont beaucoup affligé.*

»Encore deux mots et ce sera tout. Je me suis senti et me sens encore très-flatté de cette partie de votre correspondance, où vous me faites entrevoir la perspective de relations amicales entre nous. Si je ne suis pas allé d'abord au-devant de ces ouvertures, comme je l'aurais peut-être dû, la situation dans laquelle je me trouvais doit être mon excuse. Aujourd'hui, vous vous déclarez satisfait des explications que je vous ai données; nous n'avons donc plus rien de fâcheux à démêler ensemble. Si vous conservez la même bonne volonté de m'accorder l'honneur que vous m'avez fait entrevoir, je m'estimerai heureux de vous voir au lieu et

au moment qu'il vous plaira désigner; et j'ose espérer que vous n'attribuerez à aucun motif honteux la prière que je vous en fais à mon tour.

»J'ai l'honneur d'être, etc.»

Au reçu de cette lettre, je me hâtai d'aller trouver mon ami, M. Rogers, qui était alors en visite chez lord Holland; et, pour la première fois, je lui parlai de la correspondance dans laquelle je m'étais engagé. Avec son empressement ordinaire à obliger, il proposa que l'entrevue avec Lord Byron eût lieu à sa table, et me chargea de le prier de vouloir bien lui-même choisir un jour à cet effet.

La lettre suivante est celle qu'il répondit à mon billet.

LETTRE LXXVI

À M. MOORE

1er novembre 1811.

Monsieur,

«Je serais désespéré de troubler les engagements que vous pouvez avoir pour le dimanche; si lundi, ou tout autre jour de la semaine arrange également vous et votre ami, j'aurai alors l'honneur d'accepter votre invitation. Je ne puis être que très-flatté de l'estime que M. Rogers veut bien me témoigner; et quoique je ne la mérite pas, je manquerais à moi-même, si je n'étais fier des éloges d'un tel homme. Si l'entrevue projetée entre vous, votre ami et moi, me conduisait à former une liaison avec tous deux, ou l'un de vous, je regarderais le premier sujet de notre correspondance comme l'un des plus heureux événemens de ma vie.

«J'ai l'honneur d'être sincèrement votre très-humble serviteur,»

BYRON.

Il n'est pas nécessaire, je crois, de faire remarquer au lecteur tout ce qu'il y a de bon sens, de convenances et de franchise dans ces lettres de Lord Byron. Mêlant, avec une facilité vraiment

irlandaise, la guerre et la paix, les paroles hostiles et les offres amicales, je l'avais mis dans une position où, ne connaissant pas le caractère de celui qui lui écrivait, il avait besoin de beaucoup de tact et d'un sentiment profond d'honneur, pour se mettre en garde contre une surprise ou quelques embûches. De là, cette judicieuse réserve avec laquelle il s'abstint de répondre aux offres d'amitié que je lui faisais, avant de savoir si son correspondant se tiendrait pour satisfait des seules explications qu'il lui convenait de donner. Du moment que ses doutes, à cet égard, furent levés, il déploya toute la franchise de son naturel, et la facilité avec laquelle, sans plus songer à aucune forme d'étiquette, il se déclara prêt à me voir dans quelque lieu et en quelque moment qu'il me plairait de choisir, prouve qu'il était aussi confiant et aussi empressé après cette explication, qu'il s'était montré judicieusement réservé et même pointilleux auparavant.

Ce caractère franc et mâle que Byron déploya dans mes premiers rapports avec lui; je le lui ai vu conserver jusqu'à la fin.

L'intention de M. Rogers avait d'abord été de n'avoir à dîner que Lord Byron et moi; mais M. Thomas Campbell étant venu faire visite le matin à notre hôte, fut invité à nous honorer de sa compagnie: ce qu'il accepta. Une telle réunion ne pouvait manquer d'être intéressante pour nous tous. C'était la première fois que chacun de nous trois voyait Lord Byron; de son côté, il se trouvait pour la première fois avec des personnes dont les noms s'étaient associés à ses premiers rêves littéraires, deux desquelles il regardait avec cette admiration dont les jeunes hommes de

génie honorent volontiers ceux qui les ont précédés dans la carrière [3](#).

Note 3: ([retour](#)) Qu'on ne me suppose pas ici une modestie affectée: Lord Byron avait déjà fait lui-même cette distinction dans les opinions qu'il a émises sur les poètes vivans; et je ne puis m'empêcher de reconnaître que les éloges qu'il a donnés dans la suite à mes écrits sont dus en grande partie à son amitié pour moi. (*Note de Moore.*)

Parmi les impressions que cette réunion m'a laissées, ce que je me rappelle avoir principalement remarqué, c'est la noblesse de son air, sa beauté, la douceur de sa voix et de ses manières, et ce qui naturellement dut me flatter le plus; son envie marquée de m'être agréable. Il portait le deuil de sa mère; la couleur de ses vêtemens, ses cheveux si bien bouclés, si brillans, si pittoresques, faisaient ressortir davantage encore la pâleur aérienne et sans mélange de ses traits, dans lesquels se peignait parfois la vivacité de sa pensée, mais dont la mélancolie était l'expression habituelle.

Comme aucun de nous ne savait le régime particulier de nourriture qu'il avait adopté, notre hôte fut bien embarrassé quand il s'aperçut que son noble convive ne pouvait rien boire ni manger de ce qui était sur la table. Lord Byron ne voulut goûter ni viande, ni poisson, ni vin; il demanda des biscuits et du *soda-water* [4](#); malheureusement on n'avait pas songé à s'en procurer. Toutefois, il déclara qu'il se contenterait fort bien de pommes de terre et de vinaigre; et trouva moyen de faire, avec de si pauvres

ingrédients, un dîner qu'il parut prendre de grand cœur.

Je vais reprendre la série de sa correspondance avec d'autres amis.

Note 4: ([retour](#)) Boisson rafraîchissante, digestive et mousseuse à un très-haut degré, obtenue par la combinaison et la solution instantanée dans l'eau d'une quantité de soude et d'acide tartreux. (*N. du Tr.*)

LETTRE LXXII

À M. HARNESS

6 décembre 1811.

Mon Cher Harness,

«Voici que je vous écris encore; mais ne croyez pas que je mette à contribution votre plume et votre patience, au point d'attendre de vous des réponses régulières. Quand vous vous y sentirez disposé, écrivez-moi; quand vous garderez le silence, j'aurai la consolation de penser que vous êtes beaucoup mieux occupé ailleurs. Hier, Blaud et moi sommes allés chez M. Miller; mais comme il n'y était pas, il viendra chez Blaud [5](#) aujourd'hui ou demain. Je tâcherai certainement de les réunir. – Vous êtes bien frondeur, mon enfant; en prenant de l'âge, vous apprendrez à n'affectionner personne, mais à ne dire du mal de qui que ce soit.

Note 5: [\(retour\)](#) Le révérend Robert Blaud, l'un des auteurs des *Extraits de l'anthologie grecque*. Lord Byron s'occupait en ce moment de lui assurer la traduction du poème de *Lucien Bonaparte*.

»Quant à la personne dont vous parlez, votre propre bon sens doit vous guider. Je n'ai jamais eu la prétention de donner des avis; j'ai, pour cela, une foi trop entière au vieux proverbe.

»La gelée actuelle est insupportable. C'est la première fois que j'en vois depuis trois ans; je me souviens encore des vœux que je formais pour en voir une petite au milieu des étés de l'Orient; quand, pour m'en procurer le plaisir, il m'eût fallu monter exprès au sommet de l'Hymette.

»Je vous remercie de tout mon cœur pour la dernière partie de votre lettre. Il y a long-tems que je n'ai reçu des témoignages d'amitié de personne; et je suis charmé qu'il m'en vienne de quelqu'un qui m'en a donné de si bonne heure. Je n'ai point changé au milieu de mes courses aventureuses. Harrow et vous naturellement êtes toujours présents à ma mémoire; et le m'est venu à l'idée, sur les lieux mêmes auxquels fait allusion la pensée prêtée par le poète aux Argiens déchus. Notre liaison a commencé avant que nous connussions ce que c'était qu'une date; et il ne tient qu'à vous qu'elle continue jusqu'au moment qui nous rangera vous et moi au nombre des *choses qui auront été*.

Dulces... reminiscitur Argos

»Lisez des livres de mathématiques. Je crois que X plus Y est au moins aussi amusant que la *Malédiction de Kéhama*, et certainement plus intelligible. Les poèmes de maître S's. sont, en effet, des lignes parallèles prolongées indéfiniment, sans qu'on puisse y rien rencontrer qui soit absurde autant qu'elles [6](#).

»Tout à vous, etc.»

Note 6: ([retour](#)) Il y a ici dans le texte un jeu de mots

impossible à traduire; le mot *lines* signifiant à la fois des vers et des lignes. (*N. du Tr.*)

LETTRE LXXVII

À M. HARNESS

8 décembre 1811.

«Voici une formidable feuille de papier, sans dorure et sans encadrement noir, et par conséquent bien vulgaire et bien inconvenante, surtout pour une personne aussi sévère que vous sur l'étiquette; mais comme c'est aujourd'hui dimanche, je ne saurais m'en procurer de meilleure qualité, et quant à la grandeur excessive, j'y remédierai en ne la remplissant pas toute entière. Je n'ai pas vu Blaud depuis ma dernière lettre, mais nous dînons ensemble mardi prochain avec Moore, l'épitomé de toutes les perfections poétiques et personnelles. Je ne sais comment Blaud en aura fini avec Milles. Je prends peu d'intérêt à l'un ou à l'autre; qu'ils s'arrangent à leur fantaisie. J'ai fait tous mes efforts, à votre prière, pour les mettre bien ensemble, et j'espère qu'ils s'accommoderont pour leur mutuel avantage.

»Coleridge a donné des lectures où il traite mal Campbell. Rogers était présent, et c'est de lui que nous tenons la nouvelle. Nous ferons une partie pour aller entendre ce manichéen de la poésie. Pote va épouser miss Long, et n'en sera pas moins un malheureux. On dit que les ministres restent; sa Majesté est

toujours dans le même état. Ainsi, à vous: voilà de la folie simple et de la folie double.

»Je ne connais qu'un homme qui ait été vraiment heureux, c'est Beaumarchais, l'auteur de *Figaro*, qui avait enterré deux femmes et gagnée trois procès avant l'âge de trente ans.

»Que faites-vous maintenant, mon enfant? *vous étudiez, j'en suis sûr*. Je désire vous voir prendre vos grades. Rappelez-vous que voici l'époque la plus importante de votre vie; n'allez pas tromper les espérances du papa, de la tante, et de toute la parenté, sans parler des miennes. Ne savez-vous pas que tous les enfans dont le sexe a été reconnu masculin ont été créés dans le but formel de prendre des degrés? et que moi, moi-même, je suis *artium-master* [7](#), quoique l'orateur public de l'université puisse seul dire comment j'y suis parvenu. De plus, vous devez être prêtre et réfuter le dernier ouvrage de sir William Drummond sur la Bible (qui, bien qu'imprimé, n'est pas publié), et les livres de tous les autres mécréans. Laissez-là tous les amusemens frivoles, et devenez aussi immortel qu'on peut le devenir à Cambridge.

Note 7: [\(retour\)](#) Deuxième grade dans les universités anglaises, répondant à celui de *licencié*.

»Vous voyez, *mio carissimo*, quelle peste de correspondant je suis; mais, une fois à Newsteadt, vous serez aussi tranquille que vous le voudrez; je ne vous distrairai plus de vos études, comme je fais maintenant. Quand voulez-vous fixer le jour pour que je vienne vous prendre, suivant qu'il a été convenu? Hodgson parle d'entrer en tiers dans notre voyage, mais nous ne

pouvons l'admettre, au moins quant à l'intérieur de la voiture. Vous viendrez décidément avec moi, comme il a été dit, et n'allez pas vouloir faire assaut de politesse avec Hodgson à ce sujet. Je trouverai moyen de pratiquer de la place pour vous deux à l'aide de quelque stratagème. Si seulement Hodgson était un peu moins gros, nous nous emballerions plus aisément. A-t-il cessé de boire des spiritueux? c'est un excellent garçon, mais je ne crois pas que l'eau lui soit bonne, au moins intérieurement. Voulez-vous savoir ce que je fais en ce moment? je mâche du tabac.

»Vous ne voyez pas mes deux confédérés, Soupe Davies et Matthews [8](#); ce ne sont pas vos hommes: et comment se fait-il que moi, qui suis absolument *hujusdem farinae*, j'aie pu me maintenir jusqu'ici dans vos bonnes grâces? Bonne nuit, je continuerai demain matin.

Note 8: ([retour](#)) Le frère de C.S. Matthews, l'ami qu'il venait de perdre.(*Note de Moore.*)

9 décembre.

«Le matin, je suis toujours mal disposé, et aujourd'hui le tems est aussi sombre que moi-même. La pluie et le brouillard sont pires qu'un *sirocco*, surtout dans un pays où l'on ne mange que du bœuf et ne boit que de la bière. Mon libraire, Cawthorne, sort d'ici; il m'a dit, avec une figure bien grave, qu'il est en traité pour un roman de Mme d'Arblay's, dont on demande mille guinées. Il veut que je lise le manuscrit, s'il termine; je le ferai avec plaisir, mais je me garderai bien de donner mon opinion à la légère sur cette dame, car je sais que le docteur Johnson a revu sa *Cécilia*.

Si le libraire me donne ce roman, je le mettrai dans les mains de Rogers et de Moore, qui sont certainement des gens de goût. J'ai rempli la feuille; pardon, je ne le ferai plus. Peut-être vous écrirai-je encore; mais, que je le fasse ou non, croyez, mon cher William, que je suis pour toujours votre, etc.»

LETTRE LXXIX

À M. HODGSON

Londres, 8 décembre 1811.

«Je vous ai envoyé, l'autre jour, un conte lamentable, les *Trois Moines*; maintenant voici quelque chose d'un style tout différent. Je l'ai écrit hier ou avant-hier, en entendant une vieille chanson:

Laissons-là ces accens lugubres, etc., etc.

»J'ai dans les mains un livre de sir William Drummond (imprimé, mais non publié), intitulé l'*Œdipe Juif*, dans lequel il essaie de prouver que la plus grande partie de l'Ancien-Testament est une allégorie, particulièrement la Genèse et Josué. Il se déclare théiste dans sa préface, et traite fort cavalièrement l'interprétation littérale. Je voudrais que vous pussiez le lire. M. W. me l'a prêté, et j'avoue qu'il vaut pour moi vingt traités comme celui de Watsons.

»Il faut que vous et Harness vous fixiez une époque pour votre visite à Newsteadt: pour moi, je suis toujours à votre disposition, à moins qu'il ne survienne quelque chose dans l'intérim...

»Blaud dîne chez moi mardi pour s'y trouver avec Moore. Coleridge a attaqué les *Plaisirs de l'Espérance* et tous les

autres *plaisirs*. M. Rogers était présent et a eu celui de voir l'orateur jeter aussi indirectement quelques pierres dans son jardin. Nous nous faisons une partie d'aller entendre ensemble le nouvel art poétique de ce schismatique réformé; si j'étais l'un des grands astres de notre Parnasse, ou que j'eusse assez d'importance pour que le professeur s'occupât de moi, je ne l'écouterais certainement pas sans lui répondre. Car vous savez que, si un homme se laisse battre une fois impunément, c'est à recommencer tous les jours. Campbell se désespère, je n'ai jamais vu un homme si sensible; quel heureux naturel! j'en suis fâché, qu'a-t-il à craindre de la critique? Je ne sais si Bland a vu Miller, qui devait le venir trouver hier.

»C'est aujourd'hui dimanche, jour dans lequel je ne me suis jamais amusé, si ce n'est à Cambridge, encore le souvenir de l'orgue n'a-t-il rien de bien agréable. Les affaires sont assez stagnantes dans la ville; tant qu'elles n'iront pas en arrière, c'est pour le mieux. Harness écrit, écrit, écrit, le voilà devenu auteur. Je ne fais rien que mâcher du tabac. Je voudrais que le parlement fût ouvert pour avoir le plaisir d'entendre les autres et peut-être aussi celui de me faire écouter à mon tour; mais je ne suis pas bien pressé là-dessus. J'ai bien des plans dans la tête: quelquefois je pense à retourner dans le Levant, et à visiter encore cette Grèce bien aimée. Je me porte bien, mais je suis toujours un peu faible. Hier Kinnaird m'a dit que j'avais l'air bien malade, ce qui fait que je suis rentré fort content chez moi.

»Vous ne cesserez jamais de boire du vin? voyez ce que

c'est que d'avoir trente ans! si vous étiez de six ans plus jeune, vous pourriez renoncer à toutes les habitudes du monde. Vous buvez et vous repentez, vous vous repentez et buvez. Soupe est-il toujours langoureux et intéressant? Et comment va Hinde avec son infernale chimie? J'ai écrit à Harness, et il m'a écrit, et nous nous sommes écrit, et il ne nous reste plus qu'à nous écrire encore jusqu'à ce que la mort vienne enlever les plumes et les écrivains.

»L'Alfred-club a trois cent cinquante-quatre candidats pour six places vacantes. Le cuisinier a déserté nous laissant dans l'embarras, ce qui ne fait pas rire notre comité. Maître Brook, notre chef de service, a la goutte, et notre nouveau cuisinier n'est pas des meilleurs. Je parle d'après autrui, car qu'importe l'art de la cuisine à un homme qui ne mange que des légumes? Vous en savez maintenant autant que moi sur l'état de nos affaires. Nous avons toujours au club des livres et du repos, et quant à moi je les laisse diriger la cuisine à leur fantaisie. Faites-moi savoir ce que vous avez décidé pour notre partie de Newsteadt et croyez-moi toujours votre, etc.»

Νωαίρων

LETTRE LXXX

À M. HOGDSON

Londres, 12 décembre 1811.

«Eh bien, Hodgson! je crains que vous n'ayez renoncé à moi aussi, en renonçant au vin. J'ai écrit, écrit; point de réponse! Mon cher sir Edgar, l'eau ne vous convient pas, buvez-moi du Xérès et écrivez. Une indisposition a empêché Bland de nous tenir parole; mais M** nous a amplement dédommagés. J'ai quelque espoir de l'engager à venir à Newsteadt avec nous; je suis sûr que vous l'aimerez plus à mesure qu'il se livrera davantage, c'est du moins ce qui m'arrive.

»Je ne sais où en sont les affaires de Milles et de Bland. Cawthorne prétend être en traité pour un nouveau roman de Mme d'Arblay's: s'il l'obtient (au prix de mille guinées), il désire que je lise le manuscrit. Je le ferai avec plaisir, non que je pense à donner jamais mon opinion à cette dame dont le docteur Johnson a revu les ouvrages, mais par pure curiosité. Si mon honorable éditeur voulait avoir un jugement de quelque poids, j'enverrais le manuscrit à Rogers et à M**, comme à des gens du goût le plus épuré. J'ai eu une quantité de lettres de W. Harness; de vous, rien: l'on voit bien que vous n'êtes plus un enfant. Toutefois j'ai

la consolation de savoir que vous êtes plus agréablement occupé à faire des articles pour les *Revue*s. Vous ne méritez pas que j'ajoute une seule syllabe, aussi ne l'ajouterai-je pas.

»Tout à vous, etc.

»*P. S.* Je n'attends que votre réponse pour fixer notre rendez-vous.»

LETTRE LXXXI

À M. HARNESS

15 décembre 1811.

«J'ai fait à votre dernière une réponse dont, par réflexion, je ne suis pas plus content que vous ne l'aurez probablement été vous-même. Je n'attendrai donc pas une nouvelle de vous pour vous dire que je viens d'avoir l'avantage d'une épître de ***, pleine de toutes ses petites doléances; et cela au moment où, par suite de circonstances qu'il serait trop long de raconter, je luttais contre le souvenir de douleurs auprès desquelles ses souffrances imaginaires sont comme une égratignure en comparaison d'un cancer. Tout cela combiné m'avait mis de mauvaise humeur contre lui et contre le genre humain. La dernière partie de ma vie s'est passée dans une lutte continuelle contre les affections qui ont empoisonné la première. Quoique je me flatte d'être parvenu à les dompter, il y a cependant de certains momens, et celui-là en était un, où je suis aussi fou qu'autrefois. Je n'en ai jamais tant dit, et je ne vous en eusse pas parlé ici, si je ne craignais d'avoir été un peu trop sauvage dans ma dernière, et si je ne désirais vous en offrir cette espèce d'excuse. Vous savez du reste que je ne suis pas de vos troubadours langoureux; ainsi tâchons de rire

maintenant.

»Hier j'allai avec Moore à Sydenham, faire une visite à Campbell 9. Il n'était pas visible; et nous nous en revînmes assez gaîment. Demain je dîne avec Rogers; et nous irons entendre Coleridge, qui fait presque fureur dans ce moment-ci. Hier soir j'ai vu Kemble dans *Coriolan*; il était superbe, et a joué magnifiquement. Par bonheur, j'ai eu une excellente place dans la meilleure partie de la salle, qui était plus que pleine. Clare et Delaware, qui y étaient aussi, ne furent pas si heureux. Je les ai vus par hasard: nous n'étions pas ensemble. J'aurais voulu que vous fussiez là; avec votre amour pour Shakspeare et la tragédie bien jouée, cette soirée vous eût fait éprouver de bien vives jouissances. La semaine dernière j'éprouvai tout le contraire à Haymarket, en voyant M. Coates jouer Lothario; il fut sifflé à outrance, et le méritait.

Note 9: [\(retour\)](#) Cette promenade me fit connaître d'une manière assez peu rassurante l'une des singularités de Lord Byron. Au moment où nous quittions son logement de Saint-James's-street, vers le midi, il demanda au domestique qui fermait la portière du vis-à-vis: «Avez-vous mis les pistolets dans la voiture?» La réponse fut affirmative. Il était impossible de ne pas sourire de cette précaution prise en plein midi; surtout en égard aux auspices sous lesquels notre liaison avait commencé. (*Note de Moore.*)

»Je vous ai parlé dans ma dernière lettre du sort de B** et de H**; c'est bien ce que méritent ces sentimentalistes,

qui vont se consoler dans des maisons de prostitution de la perte, l'irréparable perte, désespoir d'un attachement si noble, la perte de deux courtisanes! Vous censurez ma manière de vivre, Harness; quand je me compare à ces hommes plus âgés, que moi et dans une position plus brillante, en vérité, je commence à me regarder comme un monument de prudence, une statue ambulante, incapable de sentimens et de faiblesses; et cependant le monde en général m'attribue sur ces hommes-là une orgueilleuse supériorité dans la carrière du vice. Au bout du compte j'aime assez B** et H**; et il ne m'appartient pas, Dieu le sait, de condamner leurs erreurs. Mais j'avoue que je ne puis souffrir de les voir honorer de telles liaisons du nom d'*amour*... attachemens romantiques pour des choses qu'on peut acheter un écu!

16 décembre.

»Je viens de recevoir votre lettre; je suis pénétré de l'affection que vous me témoignez. La première partie de ma lettre d'hier vous aura parti, j'espère, une explication de la précédente, quoiqu'elle ne suffise pas pour l'excuser. J'aime à recevoir de vos nouvelles... j'aime... le mot n'est pas assez fort. Après le plaisir de vous voir, je n'en connais pas de plus grand. Mais vous avez d'autres devoirs, d'autres amusemens; et je ne voudrais pas vous enlever un moment aux uns ou aux autres. Hogdson devait venir aujourd'hui, mais je ne l'ai point vu. Les faits dont vous parlez à la fin de votre lettre sont de nouvelles preuves à l'appui de mon opinion sur les hommes. Tels vous les trouverez toujours, égoïstes

et défiants; je n'en excepte aucun. La cause en est dans l'état de la société. Dans le monde, chacun ne doit compter que sur soi; il est inutile et peut-être égoïste d'attendre rien des autres. Mais je ne crois pas que nous naissions ainsi; car il y a de l'*amitié* au collège, et assez d'*amour* avant l'âge de vingt ans.

»Je suis allé voir ***; il me retient en ville, où je ne voudrais pas être actuellement. C'est un homme bon, mais tout-à-fait sans conduite. Maintenant, mon cher William, il faut que je vous dise adieu.

»Croyez-moi pour toujours votre bien affectionné, etc.»

Dès le moment de notre première entrevue, à peine laissâmes-nous passer un jour sans nous trouver ensemble, Lord Byron et moi; et notre connaissance se changea en intimité et en amitié avec une promptitude dont j'ai vu peu d'exemples. Je fus très-heureux dans toutes les circonstances qui marquèrent nos premiers rapports. Pour un cœur aussi généreux que le sien, le plaisir de réparer une injustice aida peut-être beaucoup l'impression favorable que je pouvais avoir faite sur son esprit, tandis que la manière dont j'en demandais réparation, exempte de colère ou de rien qui ressemblât à un défi, ne lui laissa aucun souvenir fâcheux de ce qui s'était passé entre nous. Point de compromis ou de concessions qui pussent blesser son amour-propre, ou diminuer la grâce de cette franche amitié à laquelle il m'admit si cordialement tout d'abord. Ce fut encore un bonheur pour moi que ma liaison avec lui se formât avant qu'il ne fût arrivé à l'apogée de ses succès, avant que les triomphes qui l'attendaient

n'eussent mis le monde à ses pieds, et donné à d'autres hommes illustres qui recherchèrent son amitié, des chances bien plus sûres de fixer son estime. Quoi qu'il en soit, la nouvelle carrière que lui ouvrirent ses succès, loin de nous détacher l'un de l'autre, ne fit que nous mettre plus souvent ensemble, et par conséquent rendre notre liaison plus intime. Certaines circonstances m'avaient fait admettre dans cette haute société où l'appelait son rang; et quand, après avoir publié *Childe-Harold*, il commença à voir le monde, ceux qui étaient depuis long-tems mes amis intimes devinrent les siens. Nous allions généralement dans les mêmes maisons; et dans la saison toujours si gaie d'un printems à Londres, nous nous trouvions, comme il le dit lui-même dans une de ses lettres, *embarqués ensemble dans le même vaisseau de fous*.

Mais au moment où nous nous vîmes pour la première fois, il était, pour ainsi dire, seul dans le monde. Même ses connaissances de cafés, qui, avant son départ d'Angleterre, lui avaient tenu lieu d'une meilleure société, étaient ou abandonnées ou dispersées. À l'exception de trois ou quatre camarades de collège, auxquels il paraissait fortement attaché, M. Dallas et son avoué semblaient les seules personnes qu'il pût appeler ses amis, et quels amis! Trop fier pour se plaindre de son isolement, qui lui était évidemment pénible, l'état d'abandon dans lequel il se trouva arrivé à l'âge d'homme fut une des sources principales de ce dédain vengeur qu'il affectait pour le genre humain, et que les hommages tardifs qu'il en reçut ne purent parvenir à éteindre. L'effet que produisit sur son caractère adouci le commerce si

court qu'il entretint dans la suite avec la société, prouve que son cœur se fût rempli des sentimens les plus doux si le monde lui eût souri plus tôt.

Toutefois, en recherchant ce qu'eût pu être son caractère dans des circonstances plus favorables, n'oublions pas que ses défauts mêmes furent les élémens de sa grandeur; que c'est de la lutte de ce qu'il y avait de bon et de mauvais dans son naturel que son génie tire sa force et son éclat. Un accueil plus flatteur dans le monde eût sans doute adouci et fléchi son caractère acerbe; mais peut-être aussi lui eût-il ôté quelque chose de sa vigueur: la même influence qui aurait répandu plus de charmes et de bonheur sur sa vie aurait pu être fatale à sa gloire. Dans un petit poème qu'il paraît avoir composé à Athènes, en 1811, et que l'on trouve écrit de sa main sur le manuscrit original de *Childe-Harold*, il y a deux vers qui, à peine intelligibles si on les joint à ceux qui précèdent, peuvent, pris isolément, s'interpréter comme l'expression d'un sentiment prophétique, et de la conviction que de la ruine et du naufrage de toutes ses espérances naîtrait l'immortalité de son nom.

Cher objet d'un attachement malheureux! quoique privé maintenant et d'amour et de toi, il me reste ton souvenir et mes larmes pour me réconcilier avec la vie. On dit que le tems peut détruire la douleur, je sens qu'il n'en est rien; car *ma mémoire devient immortelle par le coup même qui tue toutes mes espérances.*

Pendant les premiers mois de notre liaison, nous dînions

souvent tous les deux ensemble, n'ayant pas de société commune où nous pussions nous trouver. Il n'appartenait alors qu'à l'Alfred, et je ne faisais partie que du Wattier. Nous prenions généralement nos dîners chez Saint-Alban ou chez Steven, dont il était une ancienne pratique. Quoique de tems en tems il bût du vin de Bordeaux assez largement, il persistait dans son système d'abstinence quant aux mets. Il paraît qu'il s'était fait l'idée qu'une nourriture animale avait quelque influence sur le caractère. Je me rappelle qu'un jour, étant assis en face de lui, il me regarda quelques secondes manger avec appétit un beefsteak, puis me demanda du ton le plus sérieux: «Moore, ne pensez-vous pas que ces beefsteaks doivent finir par vous rendre féroce?»

Ayant cru que je désirais faire partie de l'Alfred-club, il se hâta de me proposer pour candidat; toutefois, la résolution que j'avais prise, dans l'intervalle, de vivre à la campagne, rendait inutile la souscription à un nouveau club. J'écrivis donc à Lord Byron pour le prier de rayer mon nom; et j'éprouve un plaisir que l'on me pardonnera sans doute, à insérer ici sa réponse, quoique peu intéressante du reste, parce que c'est la première épître familière dont il m'ait honoré.

LETTRE LXXXII

À M. MOORE

11 décembre 1811.

Mon Cher Moore,

«Nous laisserons-là, s'il vous plaît, toutes les vaines formules de politesse, et nous nous en tiendrons aux noms qu'il a plu à nos parrains et marraines de nous donner. Si vous le voulez absolument, j'effacerai votre nom; cependant, je n'en vois pas la nécessité, car j'ai, aujourd'hui, ajourné votre élection *sine die*, jusqu'à ce qu'il vous plaise de nous honorer de votre compagnie. Je ne dis point cela parce qu'il y aurait quelque chose de désagréable pour moi à effacer votre nom de la liste après l'y avoir fait inscrire, mais parce que, plus long-tems il y aura été, plus nous aurons de probabilité de succès, et plus grand sera le nombre des membres qui voteront pour vous. C'est à vous de décider; votre volonté, à cet égard, sera ma loi. Si mon zèle est allé déjà au-delà de la discrétion, pardonnez-le moi en faveur du motif.

»Je voudrais que vous vinssiez avec moi à Newsteadt, Hodgson y sera avec un de mes jeunes amis, Harness, le plus cher et le plus ancien camarade de classe que j'aie eu depuis

la troisième *forme* [10](#), à Harrow, jusqu'à ce jour. Je puis vous promettre de bons vins; si vous aimez la chasse, un manoir de quatre mille acres; du feu, des livres, la libre disposition de votre tems et mon agréable compagnie: *balnea, vina*, etc., etc.

Note 10: ([retour](#)) La troisième forme anglaise correspond à la classe de quatrième de nos collèges français.
(*N. du Tr.*)

»Je crains que Hodgson ne vous assomme de vers; pour moi je finirai comme Martial, *nil recitabo tibi*: certainement ce n'est pas là la moins engageante de mes promesses. Pesez ma proposition, et croyez-moi, mon cher Moore,

»Pour toujours, votre, etc.»

BYRON.

Parmi les actes de générosité et d'amitié qui marquaient chaque année de la vie de Lord Byron, il n'en est peut-être pas de plus digne d'être cité, tant pour son opportunité, sa délicatesse et le mérite de l'objet, que celui que je vais rapporter. L'ami assez heureux pour inspirer des sentimens si bien prouvés, est ce même M. Hodgson, auquel sont adressées un si grand nombre des lettres précédentes. Il serait injuste de lui enlever l'honneur de reconnaître lui-même des obligations si signalées; je vais donc mettre sous les yeux du lecteur l'extrait d'une lettre dont il m'a favorisé à l'occasion d'un passage des mémoires autographes de son illustre ami.

»Je pense que c'est un devoir pour moi d'expliquer les circonstances auxquelles ce passage fait allusion, quoiqu'elles

touchent à des affaires tout-à-fait particulières; c'est un honneur que je veux rendre à la mémoire de l'ami dont je ne cesserai jamais de déplorer la perte. Me trouvant malheureusement gêné, et même très-embarrassé, je reçus de Lord Byron, à qui j'avais déjà d'autres obligations de la même nature, je reçus, dis-je, de Lord Byron, des sommes qui s'élevèrent à celle de 1,000 livres sterlings. Je n'avais point demandé ce secours, j'étais loin de m'y attendre; mais c'était le projet conçu depuis long-tems, quoique secret, de mon ami, de venir ainsi à mon aide; il n'attendait que le moment de le faire de la manière la plus efficace. Quand je le remerciai de cette faveur inattendue, ses propres paroles furent: *J'avais toujours songé à le faire.*»

Pendant ce tems, et durant les mois de janvier et de février, il faisait imprimer son poème de *Childe-Harold*. C'est aux nombreux changemens et aux additions qu'il y fit pendant l'impression, que nous devons plusieurs des plus beaux passages. En effet, en comparant la première ébauche des deux chants avec l'ouvrage tel que nous le possédons aujourd'hui, on sent bien ce don du génie, non-seulement de surpasser les autres, mais de se perfectionner lui-même. Dans le principe, le lecteur faisait connaissance avec le *petit page* et le *valet de chambre*, dans les deux stances si faibles que nous allons citer: il est inutile de dire combien le poète a gagné de variété et d'effets dramatiques en étendant la substance de ces deux stances sous la forme si légère et si lyrique, qu'elles ont actuellement:

À sa suite se trouvait un page, jeune paysan, qui servait

bien son maître. Souvent son babil charmait Childe-Burun [11](#), quand son noble cœur était plein de tristes pensées dont il dédaignait de parler. Alors il lui souriait, et le jeune Alwin [12](#) souriait aussi, quand, par quelque innocente plaisanterie, il avait suspendu et séché les larmes prêtes à tomber de l'œil d'Harold...

Note 11: ([retour](#)) S'il pouvait rester quelques doutes que Byron ait eu l'intention de se peindre lui-même dans la personne de son héros, l'adoption de l'ancien nom normand de sa famille, qu'il avait d'abord voulu lui donner, suffirait pour les lever tous.

Note 12: ([retour](#)) Dans le manuscrit, les noms *Robin* et *Rupert* sont tour à tour écrits et raturés ici.

Il n'emmena que ce page et un fidèle serviteur pour voyager avec lui dans le Levant, dans une contrée éloignée. Quoique l'enfant fût d'abord chagrin de quitter les bords du lac, où il avait passé ses premières années, bientôt son petit cœur battit de joie dans l'espoir de voir des nations étrangères, et de voir tant de choses merveilleuses dont nos voyageurs font de si beaux récits; dont Mandeville [13](#)...

Note 13: ([retour](#)) Ici le manuscrit devient illisible.

Au lieu de ces strophes si touchantes à Inès dans le premier chant, où se trouvent quelques-uns des traits de la plus sublime mélancolie qui soient jamais sortis de sa plume, il avait été assez peu difficile dans son premier jet, pour se contenter de la chanson suivante:

Oh! ne me parlez plus de pays septentrionaux et de dames anglaises; vous n'avez pas eu le bonheur de voir, comme moi, l'aimable fille de Cadix. Quoique ses yeux ne soient pas bleus, ni ses cheveux blonds comme ceux des jeunes Anglaises, etc., etc.

Il y avait aussi d'abord plusieurs stances pleines de personnalités mordantes, et quelques autres d'un style plus familier et plus libre que la description d'un dimanche à Londres qui défigure encore ce poème. Dans ce mélange du léger et du grave, il avait pour but d'imiter l'Arioste. Mais il est bien plus aisé de s'élever avec grâce d'un style généralement familier à quelques morceaux pathétiques et sublimes, que d'interrompre un récit grave et solennel pour descendre au burlesque et au bouffon [14](#).

Note 14: ([retour](#)) Parmi les taches qu'on est obligé de reconnaître dans le grand poème de Milton, on doit compter une brusque transition de ce genre, en imitation du style de l'Arioste, dans son *Paradis des Sots*.(Note de Moore.)

Dans le premier cas, la transition peut avoir pour effet d'émouvoir et d'élever l'ame, tandis que dans le second elle choque presque toujours, par la même raison peut-être qu'un trait pathétique et relevé au milieu du style ordinaire de la comédie a un charme tout particulier, tandis que l'introduction de scènes comiques dans la tragédie, quelque sanctionnée qu'elle soit chez nous autres Anglais par l'usage et l'autorité des exemples, ne saurait presque jamais manquer de déplaire. Le noble poète, convaincu lui-même que cet essai ne lui avait pas réussi, ne le

renouvella dans aucun des chants suivans de *Childe-Harold*.

Quant aux parties satiriques, quelques vers sur le célèbre voyageur sir John Carr peuvent nous en fournir un exemple du moins irréprochable:

Vous qui désirez en savoir plus sur l'Espagne et les Espagnols, les différens aspects du pays, les saints, les antiquités, les arts, les anecdotes et les guerres, allez-vous-en à Paternoster-Row, au quartier des libraires; tout cela n'est-il pas écrit dans le livre de Carr, le chevalier de la verte Erin, l'étoile errante de l'Europe? Prêtez l'oreille à ses récits; écoutez ce qu'il a fait, ce qu'il a pensé, ce qu'il a écrit dans les pays étrangers. Tout cela est renfermé dans un léger in-4°; empruntez-le, volez-le: surtout ne l'achetez pas; et dites-m'en votre avis.

Parmi les passages que, pendant l'impression, il intercala dans son poème, comme des pièces d'une riche marqueterie, on remarque la belle stance:

Cependant, si, comme de saints personnages l'ont pensé, il y a un pays des ames, au-delà de ce sombre rivage, etc., etc.

Quoique dans ces vers et dans ceux-ci:

Oui, je rêverai que nous devons nous retrouver un jour, etc.

on doive avouer qu'il règne un ton général de scepticisme, c'est un scepticisme mélancolique qui excite plus de sympathie que de blâme; car, au milieu de ses doutes mêmes, on découvre un

fond de piété ardente qu'ils ont obscurcie sans pouvoir l'étouffer. Pour me servir des propres paroles du poète dans une note qu'il avait eu d'abord intention de placer au bas de ces stances: *Qu'on veuille observer que c'est ici un scepticisme de découragement et non de dérision*; distinction qu'il ne faut jamais perdre de vue. car, quelque désespérée que soit la conversion de l'infidèle qui se moque, celui à qui ses doutes sont pénibles a encore au dedans de lui-même les semences de la foi.

En même tems que *Childe-Harold*, il avait trois autres ouvrages sous presse: ses *Imitations d'Horace*, la *Malédiction de Minerve*, et la cinquième édition des *Poètes anglais et les Journalistes écossais*. La note de ce dernier poème, qui avait été la cause heureuse de notre liaison, disparut et fut remplacée par quelques mots d'explication qu'il eut la bonté de me soumettre auparavant.

Au mois de janvier, les deux chants du *Childe-Harold* se trouvant imprimés, quelques amis du poète, M. Rogers et moi entre autres, fûmes favorisés de la lecture des épreuves. Lord Byron, parlant de cette époque dans ses souvenirs, cite comme l'un des mauvais présages qui précédèrent la publication de cet ouvrage, que quelques hommes de lettres de ses amis, auxquels il avait été montré, avaient exprimé des doutes sur son succès; et que l'un d'eux avait même dit que c'était *trop bon pour le siècle*. Qui que ce soit d'entre nous qui ait avancé cette opinion, et je soupçonne que je pourrais bien être le coupable, le siècle, il faut l'avouer, a glorieusement réfuté cette calomnie sur la justesse de

son goût.

C'est dans les mains de M. Rogers que je vis d'abord les épreuves, et que je jetai un coup d'œil rapide sur un petit nombre de stances qu'il m'indiqua comme particulièrement remarquables. J'eus occasion d'écrire le même jour à Lord Byron; je lui exprimai fortement toute l'admiration que cet avant-goût de son ouvrage avait excitée en moi; et voici la réponse que j'en reçus, du moins quant à la partie littéraire.

LETTRE LXXXIII

À M. MOORE

29 janvier 1812.

Mon Cher Moore,

«J'aurais bien désiré vous voir: je suis dans un déluge de tribulations ridicules.

.....

.....

»Pourquoi dites-vous que je n'aime pas vos vers? Je n'ai jamais *imprimé* ni *exprimé* d'aucune manière une telle opinion. Voulant écrivrailler moi-même, il fallait bien que je trouvasse quelque chose à redire aux ouvrages des autres; je me rejetai sur la vieille accusation d'immoralité, faute de mieux, et aussi parce qu'étant moi-même un modèle de pureté, il m'appartenait d'*enlever cette paille de l'œil de mon prochain*.

»Je vous suis obligé, très-obligé de votre approbation; mais, *en ce moment*, des éloges, *même de votre part*, ne font aucune impression sur moi. J'ai toujours été et suis encore dans l'intention de vous envoyer un exemplaire dès que l'ouvrage paraîtra; pour l'instant, je ne puis songer à rien autre chose qu'à cet être infernal, trompeur et charmant, la femme, comme le dit

M. Liston [15](#), dans le *Chevalier de Snowdon*.

»Croyez-moi toujours, mon cher Moore, votre, etc., etc.»

Note 15: [\(retour\)](#) Acteur extraordinaire dans l'emploi des bas comiques. Il doit à sa laideur une partie de son extrême popularité; et, comme MM. Potier et Odey; il a le privilège de faire rire aux larmes, avant même d'ouvrir la bouche.(*N. du Tr.*)

Les passages omis ici offrent la narration *un peu trop amusante* des troubles qui venaient d'éclater à Newsteadt par suite de la mauvaise conduite d'une des servantes de la maison, que l'on soupçonnait un peu trop avant dans les bonnes grâces de son maître, et qui, par les airs de supériorité qu'elle se donnait à l'égard de ses camarades, les avait disposés à peu d'indulgence envers elle. Les principaux personnages dans cette lutte furent cette sultane favorite et le jeune Rushton. Le premier point en litige, bien que dans la suite d'autres griefs plus importants se présentassent contre la dame, fut de savoir si le jeune Rushton était obligé, d'après son ordre, de porter des lettres à l'autre extrémité du domaine. Je n'aurais pas fait ici la moindre allusion à un épisode de cette nature, si ce n'était à cause des deux lettres suivantes. Il est curieux d'y voir avec quelle gravité et quel sang-froid le jeune lord s'établit juge dans cette contestation; avec quelle délicatesse il penche en faveur du serviteur dont il a éprouvé l'attachement et la fidélité, au lieu d'écouter la partialité qu'on aurait pu lui soupçonner pour une servante qui ne paraissait pas alors lui être absolument indifférente.

LETTRE LXXXIV

À ROBERT RUSHTON

21 janvier 1812.

«Bien que je ne trouve pas mauvais que vous refusiez de porter des *lettres* à Mealey, vous voudrez bien avoir soin qu'elles y soient portées en tems utile par *Spero*. Je dois aussi vous faire observer que Suzanne doit être traitée civilement, que je ne veux point qu'elle soit *insultée* par personne de ma maison, et même par qui que ce soit tant que j'aurai le pouvoir de la protéger. Je suis réellement désolé que vous me donniez sujet de me plaindre de *vous*: j'ai trop bonne opinion de votre caractère pour croire que vous fournissiez l'occasion de nouveaux reproches, d'après le soin que j'ai pris de vous et mes bonnes intentions à votre égard. Si le sentiment général des convenances n'est pas assez fort pour vous empêcher de vous conduire grossièrement avec vos camarades, je puis du moins espérer que *votre propre intérêt* et le respect pour un maître qui n'a jamais été dur à votre égard, vous paraîtront de quelque poids.

»Votre, etc.

BYRON.

»*P. S.* Je désire que vous vous appliquiez à votre arithmétique,

que vous vous occupiez à arpenter, à lever des plans, que vous vous rendiez familier dans tout ce qui concerne *la terre* de Newsteadt, enfin que vous m'écriviez *une fois par semaine*, pour que je voie où vous en êtes.»

LETTRE LXXXV

À ROBERT RUSHTON

25 janvier 1812.

«Mes reproches ne tombaient pas sur votre refus de porter la lettre, cela ne rentre pas dans vos attributions; mais, s'il faut en croire cette fille, vous lui avez parlé d'une manière très-inconvenante.

»Vous dites que vous aussi vous auriez des plaintes à former: exposez-les moi donc immédiatement; il ne serait ni juste, ni conforme à mon usage de n'écouter que l'une des deux parties.

»S'il s'est passé quelque chose entre vous, *avant* ou depuis mon dernier séjour à Newsteadt, ne craignez pas de me le dire. Je suis sûr que *vous*, vous ne voudrez pas me tromper, et je n'en voudrais pas dire autant d'elle. Quoi qu'il soit arrivé, je vous le pardonnerai à *vous*. Je ne suis pas sans avoir eu déjà quelques soupçons à cet égard, et je suis certain qu'à votre âge ce n'est pas vous qui seriez à blâmer si la chose était arrivée. Ne *consultez* personne sur votre réponse, mais écrivez immédiatement. Je serai d'autant plus disposé à vous écouter favorablement, que je ne me souviens pas de vous avoir jamais entendu prononcer un seul mot qui pût nuire à quelqu'un; je suis convaincu que

vous n'avancerez pas sciemment un mensonge. Personne ne vous fera impunément le moindre tort, tant que vous vous conduirez comme il convient. J'attends une réponse immédiate.

»Votre, etc.»

BYRON.

C'est à la suite de cette correspondance qu'il acquit la certitude de quelques légèretés dans la conduite de la fille en question, et qu'il la renvoya ainsi qu'une autre servante. On verra dans la lettre suivante, à M. Hodgson, quelle profonde impression cette découverte avait faite sur son esprit.

LETTRE LXXXVI

À M. HODGSON

16 février 1812.

Mon Cher Hodgson,

«Je vous envoie une épreuve. J'ai été très-malade la semaine dernière, la pierre m'a forcé de garder le lit. J'eusse voulu qu'elle fût dans mon cœur, au lieu d'être dans mes reins. Les servantes sont parties dans leurs familles, après plusieurs tentatives pour expliquer ce qui n'était déjà que trop clair. N'importe, je suis guéri de cela aussi, je m'étonne seulement de ma folie de vouloir excepter mes maîtresses de la corruption générale de leur sexe... et puis une sottise de deux mois vaut mieux qu'une de dix années. J'ai une prière à vous faire: ne me pariez jamais *femme*, dans aucune de vos lettres, ne faites pas même allusion à l'existence du sexe. Je ne veux plus lire un seul substantif du genre féminin; je ne veux que *propria quæ maribus* 16.

Note 16: ([retour](#)) Premiers mots d'une des règles élémentaires de la grammaire latine à l'usage du collège d'Éton. Cette grammaire expose les règles en mauvais vers latins, aussi bien que la grammaire grecque adoptée dans le même collège, et suivie dans tous ceux dont les élèves sont

destinés à l'université d'Oxford.(N. du Tr.)

»Je quitterai l'Angleterre pour toujours au printemps de 1813: mes affaires, mon goût et ma santé m'y portent également. Ni mes habitudes, ni ma constitution ne s'accommodent de nos usages et de notre climat. Je m'occuperai à devenir bon orientaliste. Je fixerai mon domicile dans l'une des plus belles îles, et je parcourrai de nouveau, de tems en tems, les plus belles parties du Levant. D'ici-là j'arrangerai mes affaires; il me restera, quand tout sera réglé, de quoi vivre en Angleterre, c'est-à-dire de quoi acheter une principauté en Turquie. Je suis fort gêné dans ce moment: j'espère toutefois, en prenant des mesures pénibles, mais nécessaires, me tirer tout-à-fait de cette fausse position. Hobhouse est attendu journellement à Londres; nous serons charmés de l'y voir; peut-être viendrez-vous aussi boire avec lui une bonne bouteille avant son départ, sinon «à la montagne Mahomet.» Cambridge lui rappellera de tristes souvenirs, et de plus tristes encore à moi-même. Je crois que le seul être humain qui m'ait jamais aimé sincèrement et tout-à-fait, était de Cambridge, et, à mon âge, il ne faut plus attendre de changement sur ce point. La mort a cela de consolant, que, quand elle a mis son cachet quelque part, l'impression n'en peut être ni fondue ni brisée; elle est inviolable.

»Pour toujours, votre, etc.»

BYRON.

Parmi les lettres où se peignent l'obligeance et la bonté de son naturel, lettres précieuses à ceux qui les ont reçues, et dignes de

l'admiration des autres, nous citerons la suivante, dans laquelle il recommande un jeune enfant qui allait entrer à l'école d'Éton, aux soins d'un élève plus âgé.

LETTRE LXXXVII

AU JEUNE JOHN COWELL

12 février 1812.

Mon Cher John,

«Vous avez probablement oublié depuis long-tems celui qui vous écrit ces lignes, et lui de son côté serait peut-être fort embarrassé de vous reconnaître à cause des changemens que le tems doit naturellement avoir apportés dans votre taille et dans votre physionomie. J'ai voyagé plusieurs années en Portugal, en Espagne, en Grèce, etc., etc., et j'ai trouvé tant de changemens à mon retour, qu'il serait injuste de penser que vous ne soyez pas changé aussi et à votre avantage. J'ai une faveur à vous demander. Un petit garçon de onze ans, fils de M***, mon ami intime, est au moment d'entrer à Éton, et je regarderais comme un service à moi rendu, tout acte de protection et d'obligeance à son égard. Permettez-moi donc de vous prier d'en prendre d'abord quelque soin, jusqu'à ce qu'il soit en état de se défendre et de faire ses affaires lui-même.

»J'ai été charmé des bonnes nouvelles qu'un de vos camarades m'a données, il y a quelques semaines, et je suis ravi d'apprendre que toute votre famille se porte aussi bien que je le désire.

Vous êtes maintenant, je présume, dans l'école supérieure; en votre qualité d'*Étonien*, vous aurez, j'en suis sûr, bien du mépris pour un élève de Harrow; mais je n'ai jamais contesté votre supériorité, même quand j'étais enfant. J'en ai eu une preuve irréfragable dans un défi à la balle crossée, dans lequel j'eus l'honneur d'être l'un des onze élèves de Harrow qui furent battus tout leur soûl par onze Étoniens, et cela au premier jeu.

»Croyez-moi, bien sincèrement, etc., etc.»

Le 27 février, un jour ou deux avant la publication de *Childe-Harold*, il fit le premier essai de son éloquence à la chambre des Lords; c'est dans cette circonstance qu'il eut le bonheur de se lier avec lord Holland, commerce non moins honorable qu'agréable à tous deux, en ce qu'il exigeait les qualités les plus belles de l'humanité, d'un côté un pardon entier des injures reçues, de l'autre la réparation la plus complète et l'aveu le plus franc de ces mêmes injures. La loi en délibération était un bill contre les briseurs de métiers, à Nottingham, et Lord Byron avait témoigné à M. Rogers son intention de prendre parti à la discussion. Ce dernier le mit en communication avec lord Holland qui, avec son obligeance ordinaire, déclara qu'il était prêt à donner tous les renseignemens et tous les avis en son pouvoir. Les lettres suivantes feront mieux connaître les commencemens de cette liaison.

LETTRE LXXXVIII

À M. ROGERS

4 février 1812.

Mon Cher Monsieur,

«Avec mes remerciemens bien sincères, j'ai à offrir à lord Holland le concours de mon opinion absolue quant à la question à poser d'abord aux ministres. Si leur réponse est négative, je me propose, avec l'approbation de sa seigneurie, de faire la motion qu'un comité soit nommé pour prendre des informations à cet égard. Je m'empresserai de profiter de ses excellens avis, et de tous les documens qu'il aurait la bonté de me confier, pour m'éclairer sur l'exposé des faits qu'il pourra être nécessaire de soumettre à la chambre.

»D'après tout ce que j'ai pu observer moi-même durant mon dernier voyage à Newsteadt, à l'époque de Noël, je suis convaincu que, si l'on n'adopte promptement des mesures *conciliatrices*, l'on doit s'attendre aux conséquences les plus déplorables. Les outrages et les déprédations de jour et de nuit sont arrivés à leur comble: ce ne sont plus seulement les propriétaires des métiers qui y sont exposés à cause de leur profession; des personnes qui ne sont nullement liées avec les mécontents ou leurs oppresseurs

ne sont plus à l'abri des insultes et du pillage.

»Je vous suis très-obligé de la peine que vous vous êtes donnée pour moi, et vous prie de me croire toujours votre obligé et affectionné, etc., etc.»

LETTRE LXXXIX

À LORD HOLLAND

25 février 1812.

Milord,

«J'ai l'honneur de vous renvoyer la lettre de Nottingham, et je vous en remercie infiniment. Je l'ai lue avec beaucoup d'attention, mais je ne crois pas devoir me servir de son contenu, parce que ma manière d'envisager la chose diffère, jusqu'à un certain point, de celle de M. Coldham. Il me semble, sauf meilleur avis, qu'il ne s'oppose au bill, que parce qu'il craint, ainsi que ses confrères, de se voir accuser d'en être le premier instigateur. Pour moi, je regarde les ouvriers des manufactures comme un corps d'hommes opprimés, sacrifiés à la cupidité de certains individus qui se sont enrichis par les mêmes moyens qui ont privé les ouvriers au métier d'ouvrage. Supposons, par exemple; que, par l'emploi d'une certaine machine, un homme fasse l'ouvrage de sept, en voilà six sans occupation. Il faut observer que l'ouvrage ainsi obtenu est de beaucoup inférieur en qualité, à peine présentable sur les marchés d'Angleterre, et amoncelé bien vite pour l'exportation. Sûrement, milord, quoique nous nous réjouissions de tous les perfectionnements

dans les arts, qui peuvent être utiles au genre humain, nous ne devons pas souffrir que le genre humain soit sacrifié au perfectionnement des mécaniques. La conservation et le bien-être de la classe pauvre et industrieuse sont d'une bien autre importance pour la société que la fortune rapide de quelque monopolistes, acquise par de prétendus perfectionnemens qui privent l'ouvrier de pain en le privant d'ouvrage. J'ai vu l'état où sont réduits ces malheureux, c'est une honte pour un pays civilisé. On peut condamner leurs excès, on ne saurait s'en étonner. L'effet du bill proposé serait de les jeter dans une rébellion ouverte. Le peu de mots que je hasarderai jeudi seront l'expression de cette opinion fondée sur ce que j'ai vu moi-même sur les lieux. Si l'on ordonnait d'abord une enquête, je suis convaincu que l'on rendrait de l'ouvrage à ces hommes, et de la tranquillité au pays. Il n'est peut-être pas encore trop tard, et certes la chose vaut bien la peine d'être essayée. On en viendra toujours assez tôt à l'emploi de la force dans de telles circonstances. Je crois que votre seigneurie n'est point tout-à-fait d'accord avec moi sur ce sujet: je me soumettrai de grand cœur, et sans arrière-pensée, à son jugement supérieur et à son expérience. Je prendrai telle autre voie que vous voudrez pour attaquer le bill, ou même je me tairai tout-à-fait, si vous le jugez plus convenable. Condamnant, comme chacun doit le faire, la conduite de ces malheureux, je crois à l'existence de leurs griefs, et les trouve plus dignes de pitié que de châtimens. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Milord,

»De votre seigneurie,

»Le très-humble et très-obéissant serviteur.

BYRON.

»P. S. Je ne suis pas sans quelque crainte que votre seigneurie ne me juge un peu trop partial envers ces hommes-là, et à demi *briseur de mécaniques*, moi-même.»

C'eût été sans doute l'ambition de Lord Byron, de se faire un nom à la tribune comme dans le monde poétique; mais la nature semble ne pas permettre au même homme d'acquérir plusieurs genres de gloire à la fois. Il s'était préparé pour cette discussion, et comme l'ont fait la plupart des meilleurs orateurs, lors de leurs premiers essais, non-seulement il avait composé, mais il avait écrit d'avance la totalité de son discours. Sa réception fut des plus flatteuses; plusieurs des nobles orateurs de son côté lui adressèrent de grands complimens de félicitation. Lui-même fut on ne peut plus enchanté de son succès; on verra dans le récit suivant, de M. Dallas, à quel innocent orgueil il se livra dans cette occasion.

«Quand il quitta la grande chambre, j'allai à sa rencontre dans le passage; il était rayonnant de joie, et paraissait fort agité. Ne présumant pas qu'il me tendrait la main, je tenais mon parapluie de la droite, de sorte que, dans mon empressement de serrer la sienne dès qu'il me la tendit, je le fis d'abord de la gauche. «Quoi! s'écria-t-il, votre main gauche à un ami, dans une telle occasion!» Je lui montrai mon parapluie pour excuse, et, le changeant aussitôt de main, je lui présentai la droite qu'il pressa

et secoua avec force. Il était dans l'enchantement, il me répéta plusieurs des complimens qu'on lui avait faits, et me cita un ou deux pairs qui avaient témoigné le désir de faire sa connaissance. Il finit par me dire, toujours en parlant de son discours: mon cher, voilà la meilleure préface que je puisse vous donner pour *Childe-Harold*.»

Ce discours en lui-même, tel qu'il nous est donné par M. Dallas, d'après le manuscrit du noble orateur, est plein de force et de mordant, et cette même sorte d'intérêt que l'on éprouve à la lecture des vers de Burke, on peut l'éprouver en lisant les essais peu nombreux de Byron dans l'éloquence oratoire.

Je trouve, dans son *Memorandum*, les remarques suivantes relatives à ses essais d'éloquence parlementaire, et surtout à son premier discours.

«Le goût de Shéridan pour moi, qu'il fût vrai ou simplement une mystification, je le devais à mes *Poètes anglais et les Journalistes écossais*. (Je dois croire cependant qu'il était sincère, car lady Caroline Lamb et d'autres personnes m'ont assuré lui avoir entendu exprimer la même opinion avant et après qu'il m'eût connu.) Il m'a dit plusieurs fois qu'il ne se souciait pas de la poésie (de la mienne du moins), qu'il n'aimait mes *Poètes anglais* que parce qu'il y voyait quelque chose qui annonçait que je deviendrais un grand orateur; si je voulais m'exercer et m'occuper des affaires parlementaires. Il ne cessa de me le répéter jusqu'à la fin; et je me rappelle que mon professeur Drury avait de moi la même idée quand j'étais enfant, mais je ne m'en

suis jamais senti la vocation ni l'envie. J'ai parlé une fois ou deux, comme font tous les jeunes pairs: c'est une sorte d'entrée dans la vie publique; mais la dissipation, un peu de mauvaise honte, des opinions hautaines et réservées m'ont empêché de renouveler l'expérience. Une autre raison, c'est le peu de tems que je suis resté en Angleterre depuis ma majorité, en tout pas plus de cinq ans. Je n'avais cependant pas lieu d'être découragé, surtout à mon *premier* discours (je n'ai parlé que trois ou quatre fois en tout); mais peu de jours après parut *Childe-Harold*, et personne ne songea plus à ma *prose*, pas même moi; elle devint pour moi un objet secondaire et négligé; cependant, quelquefois je serais curieux de savoir si j'y aurais réussi.»

On peut voir, dans une lettre à M. Hodgson, quelles impressions avait faites sur lui le succès de son premier discours.

LETTRE XC

À M. HODGSON

5 mars 1812.

Mon Cher Hodgson,

«Nous ne sommes pas responsables de nos discours tels qu'ils paraissent dans les journaux; ils y sont toujours donnés d'une manière incorrecte: cela a été surtout le cas cette fois-ci, à cause des débats de la Chambre des Communes pendant cette même soirée. Le *Morning-Post* aurait dû dire *dix-huit ans*. Cependant vous trouverez mon discours, tel que je l'ai prononcé, dans le *Parliamentary-Register*, dès qu'il paraîtra. Comme vous l'avez pu voir dans les journaux, lord Holland et lord Granville, et surtout le dernier, m'ont fait de fort beaux complimens dans leurs discours; et lord Eldon m'a répondu ainsi que lord Harrowby. J'ai reçu depuis, personnellement, et par l'intermédiaire de mes amis, de magnifiques éloges des ministériels... oui, des ministériels, aussi bien que de ceux de l'opposition. Je ne vous citerai que sir E. Burdett. Il dit, probablement parce qu'il rentre dans ses idées, que c'est le meilleur discours prononcé par un lord; Dieu sait depuis combien de tems. Lord Holland m'a dit que je les battrais tous, si je voulais persévérer; et lord

Granville a remarqué que la construction de quelques-unes de mes périodes rappelait beaucoup la manière de *Burke*!! Il y a là de quoi donner de la vanité. J'ai dit les choses les plus violentes avec une sorte d'impudence modeste, insulté tout le monde, mis le lord chancelier d'assez mauvaise humeur; et pourtant, si j'en dois croire mes rapports, ma réputation n'en a pas du tout souffert. Pour mon débit, il a été assez élevé et assez facile, peut-être un peu trop théâtral. Je ne saurais, dans ces journaux, me reconnaître moi-même, ni qui que ce soit.....

»Mon poème paraît samedi. Hobhouse est ici, je lui dirai d'écrire. Ma pierre est partie pour le présent; mais je crains d'en avoir pour la vie. Nous parlons tous d'une visite à Cambridge.

»Tout à vous,»

BYRON.

Sous la même date, il adressa à lord Holland un exemplaire de son ouvrage, avec la lettre suivante, pleine de candeur et des plus nobles sentimens.

LETTRE XCI

5 mars 1812.

Milord,

«Puis-je espérer que votre seigneurie voudra bien accepter un exemplaire de l'ouvrage ci-joint? Vous avez si complètement prouvé la vérité du premier vers de la strophe de Pope: *Le pardon appartient à l'injure*, que je me hâte de saisir cette occasion de donner un démenti au vers suivant. Si je n'étais bien convaincu que tout ce qui, dans ma jeunesse, s'est échappé d'une tête follement irritée, a fait sur votre seigneurie aussi peu d'impression qu'il en méritait, je n'aurais pas le courage (peut-être donnerez-vous à mon action un nom plus sévère et plus juste), de vous offrir un in-4° du même auteur. J'ai appris avec peine que votre seigneurie souffrait de la goutte: si mon livre peut vous faire rire de lui-même ou de son auteur, il aura du moins servi à quelque chose; s'il pouvait vous faire dormir, je m'en estimerais plus heureux encore; et puisque certains personnages facétieux ont dit, il y a plusieurs siècles, que *les vers sont de franches drogues*, je vous offre les miens comme de faibles assistants de l'eau médicinale.

»J'espère que vous me pardonnerez cette bouffonnerie comme les autres, et me croirez, avec le plus profond respect,

»De votre seigneurie,

»Le très-affectionné et obligé serviteur,»

BYRON.

Deux jours après son discours à la Chambre Haute, parut *Childe-Harold* [17](#); et l'impression qu'il fit sur le public fut aussi instantanée que profonde et durable. Le génie seul pouvait assurer la continuité du succès; mais, outre le mérite de l'ouvrage, on peut assigner d'autres causes à l'enthousiasme avec lequel il fut aussitôt reçu.

Note 17: [\(retour\)](#) Il envoya l'un des premiers exemplaires à sa sœur, Mrs. Leigh, avec l'inscription suivante:

«Offert à ma chère sœur Augusta, à ma meilleure amie, à celle qui m'a toujours aimé beaucoup plus que je ne le méritais, par le *fils de son père*, et son très-affectionné frère,
BYRON.»

Il y a des personnes qui veulent voir, dans le caractère particulier du génie de Byron, des traits frappans de ressemblance avec celui du tems où il a vécu; qui pensent que les grands événemens qui signalèrent la fin du dernier siècle, en donnant une nouvelle impulsion aux esprits, en les habituant aux idées libres et grandes, en ouvrant la carrière aux hommes entreprenans dans tous les genres, amenèrent naturellement la production d'un poète tel que Byron; qui, enfin, le considèrent comme le représentant de la révolution dans la poésie, aussi bien qu'un autre grand homme, Napoléon, en fut le représentant dans le gouvernement des états et la science de la guerre. Sans adopter cette opinion dans toute son étendue, il faut avouer que

la liberté donnée à toutes les passions, à toutes les énergies de l'esprit humain, dans la grande lutte de cette époque, jointe au spectacle constant de ces vicissitudes épouvantables qui avaient lieu presque chaque jour sur le théâtre du monde, avait créé, dans tous les esprits, dans toutes les intelligences, un goût prononcé pour les impressions fortes, que les stimulans puisés aux sources ordinaires ne pouvaient plus contenter; on peut avouer encore qu'un asservissement abject aux autorités établies était tombé en discrédit, non moins en littérature qu'en politique, et que le poète dont les chants respireraient le plus complètement cet esprit sauvage et passionné du siècle, qui oserait sans règles et sans entraves s'avancer jusqu'aux dernières limites dans l'empire du génie, était plus sûr de rencontrer un public disposé à sympathiser avec ses nobles inspirations.

Il est vrai qu'à la licence sur les sujets religieux qui s'était débordée pendant les premiers actes de ce drame terrible, avait succédé pendant quelque tems une disposition d'esprit dans un sens diamétralement opposé. Non-seulement la piété, mais le bon goût s'étaient révoltés contre les plaisanteries et la dérision des choses saintes; et si Lord Byron, en traitant de tels sujets dans *Childe-Harold*, eût adopté ce ton de légèreté et de persiflage, auquel il est malheureusement descendu quelquefois dans la suite, toute l'originalité, toute la beauté de cet ouvrage n'eussent pu lui assurer un triomphe aussi prompt et si incontesté. Les sentimens religieux qui se sont développés dans toute l'Europe depuis la révolution française, comme les principes politiques nés

du même événement, en rejetant toute la licence de cette époque, avaient conservé cependant son esprit de liberté et de recherche. Parmi les premiers résultats de cette piété ainsi agrandie et éclairée, est cette liberté qu'elle porte les hommes à accorder aux opinions et même aux hérésies des autres. Pour des personnes sincèrement religieuses, et par conséquent tolérantes, c'était sans doute un grave spectacle que celui d'un grand génie comme Byron, éclipsé par les ténèbres du scepticisme. Si elles avaient connu elles-mêmes auparavant ce que c'est que douter, elles éprouvaient une sympathie mélancolique pour lui; si au contraire elles étaient toujours demeurées tranquilles dans le port de la foi, elles jetaient un œil de pitié sur un malheureux encore en proie à l'erreur. En outre, quelque erronées que fussent alors ses idées en matière religieuse, il y avait dans son caractère et dans sa destinée quelques circonstances qui laissaient encore l'espoir qu'un jour plus pur pourrait luire pour lui. Son tempérament et sa jeunesse ne pouvaient faire craindre qu'il fût déjà endurci dans ses égaremens; on savait que, pour un cœur ulcéré comme le sien, il n'y avait qu'une source véritable de consolations: ainsi l'on espérait que l'amour de la vérité, si visible dans tout ce qu'il avait écrit, lui permettrait un jour de la découvrir.

Une autre, et l'une des causes qui, avec le mérite réel de son ouvrage, contribuèrent le plus puissamment à lui assurer le succès prodigieux qu'il obtint, fut sans doute la singularité de son histoire personnelle et de son caractère. La manière dont il avait fait son entrée dans le monde avait été assez extraordinaire

pour exciter vivement l'attention et l'intérêt. Tandis que dans la classe à laquelle il appartenait, tous les autres jeunes gens de mérite s'y présentaient précédés des éloges et des espérances d'une foule d'amis, le jeune Byron y était entré seul, sans être annoncé, sans être attendu, représentant une ancienne maison dont le nom, long-tems enseveli dans les sombres solitudes de Newstead, semblait se réveiller en sa personne du sommeil d'un demi-siècle. Les circonstances qui suivirent la prompte vigueur de ses représailles sur ceux qui avaient attaqué sa gloire littéraire; sa disparition de la scène de son triomphe aussitôt qu'il eut vaincu, sans qu'il daignât attendre les lauriers qu'il avait mérités; son départ pour un voyage lointain, dont il laissait au hasard et au caprice le soin de fixer la durée et les limites: toutes ces circonstances successives avaient jeté un air aventureux sur le caractère du poète, et préparé les lecteurs à venir au-devant des impressions de son génie. En faisant une connaissance plus intime avec lui, loin de le voir tomber au-dessous de ce qu'ils avaient imaginé, ils découvrirent en lui de nouvelles singularités, de nouveaux motifs d'intérêt bien supérieurs à tout ce qu'ils avaient pu prévoir: tandis que la curiosité et la sympathie excitées par ce qu'il avait laissé transpirer de son histoire étaient encore enflammées davantage par le mystère qui environnait tout ce qu'il lui restait encore à raconter. Les pertes récentes qu'il avait faites, et qu'il avait si douloureusement ressenties, donnaient de la réalité aux idées que ses admirateurs s'étaient faites, et semblaient les autoriser à imaginer plus encore. Ce que l'on avait

dit du poète Young, *qu'il trouva l'art de faire partager ses chagrins particuliers au public*, pourrait avec plus de force et de vérité s'appliquer aussi à Lord Byron.

Les avantages dont nous venons de parler agirent avec beaucoup de force dans le cercle de société avec lequel il se trouva immédiatement en contact, soutenus par d'autres qui eussent présenté assez d'attraction, surtout aux femmes, quand bien même il n'aurait pas possédé tant de grandes qualités. Sa jeunesse, la beauté noble et mâle de ses traits empreints d'une mélancolie gracieuse; la douceur de sa voix et de ses manières avec les femmes; la fierté qu'il déployait dans l'occasion avec les hommes; la singularité de tout ce que l'on rapportait de son genre de vie, si propre à exciter et à nourrir la curiosité: toutes ces petites circonstances, toutes ces habitudes concoururent à répandre promptement sa réputation. On ne saurait nier non plus que, parmi bien d'autres sources plus pures d'intérêt, l'on ne doive compter les allusions qu'il fait dans son poème à des *passions heureuses*; allusions qui n'étaient pas sans influence sur l'imagination d'un sexe qui se laisse vaincre avec moins de résistance par ceux que recommandent un plus grand nombre de succès antérieurs.

Il était convaincu, en partie peut-être par modestie que son rang était entré pour beaucoup dans les causes de la vogue de son livre. «J'en dois une grande partie, disait-il à M. Dallas, à mon titre de lord.» On serait d'abord disposé à croire qu'un charme de cette nature ne devrait opérer que sur des hommes d'un rang

inférieur; mais ces paroles mêmes sont la meilleure preuve qu'il n'est point de classe où l'on sente et apprécie aussi vivement l'avantage d'être noble que dans la classe de ceux qui le sont. Il était naturel aussi que l'admiration de cette société pour le nouveau poète fût augmentée par le sentiment qu'il était sorti de son sein, et que leur ordre avait à la fin produit un homme de génie qui paierait amplement les arrérages de leur contribution dûs depuis si long-tems au trésor de la littérature anglaise.

Enfin, pour me résumer, si l'on considère tous les avantages que je viens d'énumérer, on pourra voir que jamais il n'a existé, et que probablement il n'existera jamais une intelligence aussi vaste, un génie aussi surprenant, aidé de tant de circonstances et de qualités qui captivent le monde et le jettent dans l'admiration. Aussi l'effet fut-il électrique; sa renommée ne passa pas par les gradations ordinaires, elle s'éleva et atteignit toute sa hauteur en un jour, comme un palais dans les contes de fées. Ainsi qu'il le dit lui-même dans ses *Memoranda*: «Je m'éveillai un matin et me trouvai un homme célèbre.» La première édition de son ouvrage fut enlevée en un moment; et comme les échos de sa renommée se multipliaient de tous côtés, les noms de *Childe-Harold* et de *Lord Byron* remplirent bientôt toutes les bouches. Les plus grands personnages vinrent s'inscrire à sa porte; et, parmi ceux-ci, plusieurs de ceux qu'il avait le plus maltraités dans sa satire: mais ils oublièrent maintenant leur ressentiment pour n'écouter qu'une généreuse admiration. Depuis le matin jusqu'au soir s'entassaient sur sa table des lettres, témoignages flatteurs

de son succès; depuis le grave tribut des hommes d'état et des philosophes, jusqu'au billet romanesque d'un *incognito*, qui lui plaisait bien davantage, ou l'invitation pressante de quelque belle dame qui donnait alors le ton à la société *fashionable*. Londres, qui quelques semaines avant n'était pour lui qu'un désert, lui ouvrit l'entrée de ses cercles les plus distingués; et bientôt il se vit le personnage le plus recherché dans les assemblées les plus illustres.

M. Murray avait donné 600 livres sterling de ce poème; mais Byron en avait abandonné la propriété à M. Dallas [18](#), de la manière la plus simple et la plus délicate, disant en même tems que *jamais il ne consentirait à recevoir un sou pour ses écrits*, résolution dictée par l'orgueil et la générosité réunies, dont il se départit sagement dans la suite, quoiqu'elle eût été suivie jusqu'au bout avant lui par Swift [19](#) et par Voltaire. Ce dernier abandonna à Prault et à d'autres libraires le produit de la plupart de ses ouvrages; et quant aux autres, il en reçut quelquefois la valeur en livres, mais jamais en argent. Byron avait eu d'abord l'intention de dédier son ouvrage à son jeune ami, M. Harness; mais il y renonça en y réfléchissant plus mûrement. Après lui avoir annoncé ce changement de résolution dans une lettre qui malheureusement s'est perdue ainsi que plusieurs autres, il en donne pour raison que, plusieurs parties de son poème pouvant faire une impression défavorable pour lui-même, il craignait qu'une partie de l'odieux ne retombât jusque sur son ami, et ne lui portât préjudice dans la carrière qu'il se disposait à embrasser.

Note 18: ([retour](#)) Après lui avoir parlé de la vente et réglé tout pour la seconde édition, je dis: «Comment puis-je penser à la rapidité de la vente, aux profits qui en résulteront, sans songer... – À quoi? – Aux sommes que cet ouvrage pourra produire. – Tant mieux, je voudrais qu'elles fussent doubles, triples; mais ne me parlez pas d'argent. Je ne recevrai jamais d'argent pour mes ouvrages.» (*Souvenirs*, par M. Dallas.)

Note 19: ([retour](#)) «Je n'ai jamais, dit Swift dans une lettre à Pulteney. (12 mai 1735), reçu un sou de mes ouvrages, si ce n'est une fois.»

Peu de tems après la publication de *Childe-Harold*, le noble auteur vint me faire une visite le matin; et me mettant dans la main une lettre qu'il venait de recevoir, me pria de vouloir bien me charger pour lui de toutes les démarches que cette lettre pourrait nécessiter. Elle lui avait été remise par M. Leckie, auteur bien connu d'un ouvrage sur les affaires de la Sicile, et elle venait d'un des anciens coryphées du monde fashionable, le colonel Gréville. Son but était de demander de Lord Byron, comme auteur des *Poètes anglais et les Journalistes écossais*, une réparation convenable de l'injure que le colonel pensait avoir reçue dans certains passages relatifs à sa conduite comme directeur de l'*Argyle-Institution*, passages de nature, selon lui, à blesser son honneur. Il y avait dans la lettre du brave colonel des expressions un peu fortes, et que Lord Byron n'était pas disposé à laisser passer, quoiqu'il convînt bien d'avoir eu les premiers torts: «Aussi, me dit-il, lorsque je la lui remis, il n'y a qu'une manière

de répondre à une pareille lettre.» Toutefois, il consentit à s'en remettre entièrement à moi sur toute cette affaire; et bientôt après, j'eus une entrevue avec le témoin du colonel Gréville. Je ne le connaissais aucunement alors: il me reçut avec la plus grande politesse, et montra toute la disposition possible de terminer à l'amiable l'affaire qui nous réunissait. Comme je commençai par lui représenter que les termes dans lesquels était exprimée la demande de son ami devaient être changés auparavant, il consentit avec empressement à lever cet obstacle. À sa prière, je biffai avec une plume les mots qui me semblaient inconvenans; et il se chargea de faire transcrire de nouveau la lettre et de me l'envoyer le lendemain matin. Dans l'intervalle, je reçus de Lord Byron les instructions suivantes:

«Pour le passage relatif aux pertes de M. Way, on ne parle nullement que le jeu ait été déloyal, comme on peut le vérifier dans le livre, où il est même expressément ajouté en note que *les directeurs ignoraient complètement ce qui se passait*. Que l'on ait joué à *Argyle-Rooms*, on ne saurait le nier, puisqu'il y avait des billards et des dés. Lord Byron les a vus personnellement en usage. On présume que des billards et des dés peuvent bien être appelés des jeux. Le mot admis, le président de l'institution ne saurait se plaindre d'avoir été désigné comme l'arbitre du jeu... ou bien alors qu'aurait signifié son autorité?

»Lord Byron n'a point d'animosité contre le colonel Gréville. Il lui semble qu'il a le droit de parler et d'écrire *publiquement* d'une institution publique, dont il était lui-même l'un des

souscripteurs. Le colonel Gréville était le directeur reconnu de cette institution... Il serait trop tard maintenant de discuter sur ce qu'elle peut avoir de bon ou de mauvais.

»Lord Byron doit laisser au témoin du colonel Gréville et au sien, M. Moore, la discussion de la réparation de l'injure vraie ou supposée. Tout en ayant le plus égard à ce que peut exiger l'honneur du colonel, Lord Byron prie ces messieurs de ménager aussi le sien. Si l'affaire peut se terminer à l'amiable, Lord Byron fera tout ce qui est en son pouvoir pour amener un tel résultat, sinon il est disposé à faire raison au colonel Gréville de la manière qu'il lui plaira de choisir.»

Je reçus le matin la seconde lettre, avec le billet suivant de M. Leckie.

Mon Cher Monsieur,

«J'ai trouvé mon ami au lit, très-malade; je l'ai cependant déterminé à copier la lettre ci-jointe, avec les changemens convenus. Peut-être voudrez-vous me voir ce matin; je vous attendrai jusqu'à midi. Si vous préférez que je vienne vous trouver; dites-le moi: je suis tout à vos ordres.

»Votre très-affectionné, etc.»

G.T. LECKIE.

Avec des dispositions aussi favorables des deux côtés, il est presque inutile d'ajouter que l'affaire ne tarda pas à s'arranger de la manière la plus satisfaisante.

Puisque j'en suis sur le chapitre des duels, je profiterai de l'occasion pour extraire quelques détails piquans du compte

rendu par Lord Byron de certaines affaires de ce genre, dans lesquelles il avait été, à différentes époques, employé comme médiateur :

« J'ai été appelé au moins vingt fois, comme médiateur ou second, dans de violentes querelles. J'ai toujours trouvé moyen d'arranger l'affaire sans compromettre l'honneur des parties, ou les entraîner à des conséquences mortelles; et cela dans des circonstances fort délicates quelquefois, et ayant à traiter avec des esprits emportés et irascibles, des Irlandais, des joueurs, des gardes-du-corps, des capitaines, des cornettes de cavalerie et autres gens *ejusdem farinae*. Tout cela, bien entendu, dans ma jeunesse, quand je fréquentais des compagnies à tête chaude. J'ai porté des défis de gentlemen à des lords, de capitaines à des capitaines, d'hommes de loi à des conseillers, et une fois d'un ecclésiastique à un officier de gardes-du-corps; mais je trouvais celui-ci peu disposé à *terminer cette sanglante querelle sans en venir aux coups*. L'affaire était venue à propos d'une femme. Je n'ai jamais vu femelle se conduire si mal que cette créature sans ame et sans cœur; ce qui ne l'empêchait pas d'être fort belle. C'était une certaine Susanne C***. Je ne l'ai jamais vue qu'une fois, et ce fut pour l'engager à dire deux mots, qui ne pouvaient lui faire le moindre tort, et qui auraient eu pour effet de sauver la vie d'un prêtre ou d'un lieutenant de cavalerie. Elle ne voulait pas dire ces deux mots; et ni moi, ni N***, fils de sir E. N***, témoin de l'autre partie, ne pûmes les lui arracher, quoique nous eussions tous deux une certaine habitude du commerce des femmes.

Je parvins toutefois à arranger l'affaire sans son talisman, et, je crois, à son grand déplaisir; c'était bien la plus infernale prostituée que j'aie jamais vue, et j'en ai vu un bon nombre. Quoique mon ecclésiastique fût sûr de perdre sa femme ou son bénéfice, il était aussi belliqueux que l'évêque de Beauvais. Il ne voulait pas se laisser apaiser; mais il était amoureux, et l'amour est une passion martiale.»

Quelque désagréable qu'il fût pour lui de voir les conséquences de sa satire entraîner des explications hostiles, il était incomparablement plus embarrassé dans les cas où l'on y répondait par des témoignages d'affection. Il se rencontrait journellement à cette époque avec les personnes que sa plume avait offensées personnellement ou dans leurs proches, et les politesses qu'il en recevait étaient, comme il le disait souvent en se servant du langage si fort de l'Écriture, comme autant de *charbons ardents accumulés sur sa tête*. Il était, en effet, on ne peut plus sensible au plaisir ou au déplaisir de ceux avec lesquels il vivait; et s'il avait passé sa vie sous l'influence immédiate de la société, on peut douter qu'il se fût jamais abandonné à cette énergie sans frein, dans laquelle il déploya ses talents, et dont il abusa quelquefois. Quand il publia sa première satire, la société ne lui avait pas encore imposé son joug salutaire, et au moment où il donna *Caïn* et *Don Juan*, il avait de nouveau brisé tous les liens qui l'y attachaient. De là cet instinct de solitude et d'indépendance auquel il a dû une grande partie de sa force. Une fois dans le domaine de sa propre imagination, il pouvait

défier le monde entier; dans la vie réelle, on eût pu le gouverner par un froncement de sourcil, par un sourire. La facilité avec laquelle il sacrifia son premier avis, sur le simple conseil de son ami, M. Becher, est une grande preuve de la flexibilité de son caractère. Pour *Childe-Harold*, les opinions de MM. Gifford et Dallas eurent tant d'influence sur son esprit, que non-seulement il renonça à sa première idée de s'identifier avec son héros, mais encore il leur abandonna une de ses stances favorites, qu'ils avaient trouvée trop hétérodoxe. Peut-être même peut-on avancer que, si ces messieurs avaient voulu user davantage de leur influence sur lui, il eût consenti à faire disparaître toute la partie sceptique de son ouvrage. Toujours est-il certain que, pendant le reste de son séjour en Angleterre, il n'offrit rien de semblable à ses lecteurs, et que, dans les belles créations de son génie, qui illustrèrent cette époque et tinrent le public dans une admiration perpétuelle, la licence et l'amertume de son esprit furent heureusement restreintes par le sentiment des convenances. Le monde, en effet, n'avait pas encore vu ce dont il était capable, une fois qu'il se serait débarrassé de ses entraves. Quelque gracieux, quelque forts qu'eussent été ses ouvrages tant qu'il resta dans son sein, ce fut seulement quand il fut affranchi de tous liens, qu'il donna l'essor à son génie et s'éleva à cette hauteur prodigieuse où il put enfin déployer toute sa force. Quoique l'abus qu'il en fit soit déplorable, les excès mêmes de cette énergie sont si magnifiques, qu'on ne peut s'empêcher de les admirer en les condamnant.

Cette sensibilité, à l'égard de sa satire, qui m'a conduit aux remarques précédentes, est un des exemples qui montrent combien aisément cet esprit colossal eût pu être, je ne dis pas étouffé, mais comprimé par les petits liens de la société. L'agression dont il s'était rendu coupable, non-seulement était passée depuis long-tems, mais, plusieurs des plus offensés l'avaient entièrement pardonnée, et cependant, ce qui fait le plus grand honneur à son sentiment des convenances sociales, l'idée de vivre familièrement et sur un pied d'amitié avec les personnes sur les talens ou le caractère desquelles il avait exprimé une opinion si défavorable lui devint à la fin si insupportable, qu'avancé comme il l'était dans la cinquième édition des *Poètes anglais*, etc., il en vint à prendre la résolution d'anéantir tout-à-fait cette satire, et qu'il donna en conséquence à Cawthorn, son libraire, l'ordre de jeter l'édition entière au feu. Il sacrifia aussi dans le même tems, et par des motifs semblables, aidés, à ce que je pense, de quelques représentations amicales de lord Elgin ou de ses amis, la *Malédiction de Minerve*, poème dirigé contre ce seigneur, et dont l'impression était déjà fort avancée. Les *Imitations d'Horace* partagèrent le même sort, quoiqu'elles continssent moins de satires personnelles.

Pour prouver encore mieux combien il était sensible aux plus légers nuages qui pouvaient s'élever dans la société où il vivait, je n'ai qu'à citer les billets suivans qu'il adressa à son ami, M. William Bankes, craignant que celui-ci n'eût quelque raison d'être fâché contre lui.

LETTRE XCII

À M. WILLIAM BANKES

20 avril 1812.

Mon Cher Bankes,

«Je me sens blessé (ceci n'est point un cartel sauvage), je me sens blessé, dis-je, du discours que vous m'avez tenu hier au soir; j'espère cependant que ce n'est-là qu'une de vos plaisanteries *profanes*. Je serais désespéré que rien dans ma conduite eût pu vous faire supposer que j'avais meilleure opinion de moi-même, ou moins bonne opinion de vous. Je puis vous assurer que je suis toujours, comme au collège de la Trinité, le plus humble de vos serviteurs, et si je ne me suis point trouvé chez moi quand vous y êtes venu, j'y ai plus perdu que vous. Au milieu du tourbillon des parties, il n'y a point, il ne peut y avoir de conversation raisonnable, et quand je puis avoir ce plaisir-là, il n'en est pas que je préfère à la vôtre.

»Croyez-moi bien sincèrement votre, etc.»

BYRON.

LETTRE XCIII

À M. WILLIAM BANKES

Mon Cher Bankes,

«Mon empressement à provoquer une explication a dû vous convaincre que, quel qu'ait pu être le changement malheureux de mes manières, il était aussi involontaire qu'il eût été plein d'ingratitude si j'y avais effectivement mis de l'intention. Réellement, je m'étais aperçu que, quand nous étions ensemble, j'avais montré de tels caprices. Je savais bien que nous ne nous voyions pas aussi souvent que je l'aurais désiré, mais je pense qu'un *observateur aussi fin* que vous aurait pu en trouver la *raison explicative* sans aller imaginer que je fisse moins de cas d'un homme de la société duquel je trouve honneur et plaisir. Rappelez-vous que je ne fais point allusion ici *au cercle*, soi-disant *plus étendu*, de mes connaissances, mais à des circonstances que vous comprendrez facilement, j'en suis sûr, avec un peu de réflexion.

»Et maintenant, mon cher Bankes, ne m'affligez point en supposant que je puisse avoir à votre égard, ou vous au mien, d'autres pensées que celles que nous avons eues depuis longtemps. Vous me disiez, récemment encore, que mon caractère

s'amendait; je serais bien fâché que vous changeassiez d'opinion. Croyez-moi, votre amitié m'est bien plus précieuse que toutes ces vanités absurdes dont je crains bien que vous ne me croyiez entiché. Je n'ai jamais contesté votre supériorité, ou douté sérieusement de votre affection pour moi; et si quelqu'un parvient jamais à mettre la zizanie entre nous, ce ne sera pas sans exciter les sincères regrets de votre bien affectionné, etc.

»P. S. Je vous verrai, je crois, chez lady Jersey; Hobhouse y vient aussi.»

Au mois d'avril, il fut de nouveau tenté d'essayer ses forces dans la Chambre Haute. Lord Donoughmore ayant fait une motion pour la prise en considération des griefs des catholiques irlandais, il s'exprima fortement en sa faveur. Ce second discours paraît avoir été moins heureux que le premier; son débit fut jugé ampoulé et théâtral; infecté, je le parierais, car je ne l'ai jamais entendu au parlement, de ce même ton déclamatoire et chanté dont il défigurait ses poésies en les récitant. Mauvaises habitudes que l'on contracte dans la plupart des écoles publiques, mais plus particulièrement à Harrow, et se rapprochant assez du chant pour déplaire davantage à ceux qui l'aiment et le comprennent le mieux.

Je trouve dans son *Memorandum* les anecdotes suivantes au sujet des négociations pour le changement de ministère qui eut lieu pendant cette session.

«À la réunion des pairs de l'opposition (1812), après que lord Granville et lord Grey nous eurent lu la correspondance relative

à la négociation de lord Moira, j'étais assis près du duc actuel de Grafton, et je lui demandai: Que faut-il faire maintenant? – Réveiller le duc de Norfolk qui ronfle là à côté de nous, me répondit-il; je ne crois pas que les négociateurs nous aient laissé rien autre chose à faire.

»Lors des débats, ou plutôt de la discussion sur cette même question, j'étais placé immédiatement derrière lord Moira, qui était extrêmement contrarié du discours de Grey. Tandis que celui-ci parlait, Moira se tournait vers moi et me demandait fréquemment si j'étais de son avis. La question ne laissait pas que d'être embarrassante pour moi, qui n'avais pas entendu les deux partis. Moira ne cessait de me répéter: Les choses ne se sont pas passées ainsi, mais bien comme ceci et comme cela, etc. Je ne savais qu'en penser au juste; mais j'étais touché de le voir prendre cette affaire tellement à cœur.»

La motion pour l'émancipation des catholiques fut présentée une seconde fois pendant cette session par lord Wellesley, et la prise en considération emportée à la simple majorité d'une voix. Voici une autre anecdote assez amusante à propos de cette division de la chambre.

«Lord Eldon affecte d'imiter deux chanceliers bien différens, Theulow et Longhborough, et de tems en tems se permet quelques gros jurons. Dans l'un des débats pour la question catholique, les pairs se trouvant également partagés, ou la majorité n'étant que d'une voix, je ne me rappelle pas exactement lequel, on vint me chercher dans un bal, que je ne quittai pas

sans peine, je l'avoue, pour émanciper cinq millions d'hommes. J'arrivai tard; je ne me rendis pas immédiatement à ma place, mais je me tins debout précisément derrière le *sac de laine*. Lord Eldon, tournant la tête, m'aperçut, et dit aussitôt à un pair qui était venu causer quelques instans avec lui, comme ses amis en avaient assez l'habitude: *Que le diable les emporte!* la victoire est à eux maintenant, le votant qui vient d'arriver la leur assure, *par Dieu!*»

Cependant, l'impression qu'il avait produite dans la société, comme homme et comme poète, allait toujours en augmentant. La facilité avec laquelle il se livra au tourbillon des sociétés à la mode, et se mêla à leurs plaisirs, prouve que, quelque faible cas qu'il en fût d'ailleurs, ils avaient pour lui le charme de la nouveauté. Cette sorte de vanité, presque inséparable du génie, et qui consiste dans une extrême susceptibilité pour soi-même, Lord Byron, je n'ai pas besoin de le dire, la possédait à un degré peu ordinaire. Jamais cette excessive sensibilité pour l'opinion des autres ne fut excitée d'une manière plus constante et plus variée que dans les cercles où il venait d'entrer. Je trouve, dans un billet qu'il m'écrivit à cette époque, quelques allusions plaisantes à la foule d'admirateurs dont il s'était vu entouré la veille dans une soirée, et tel était à la vérité le flatteur embarras où il se trouvait dans toutes les réunions. Dans ces occasions, surtout avant que le cercle de ses connaissances se fût assez étendu pour le mettre tout-à-fait à son aise, son air et sa démarche étaient d'un homme dont les pensées étaient mieux occupées

ailleurs, et qui ne jetait qu'un œil distrait et mélancolique sur la foule joyeuse qui l'entourait. Ses manières si réservées au milieu de pareilles scènes, et toutefois si bien d'accord avec les idées romantiques qu'on s'était faites de lui, étaient le résultat, en partie d'une mauvaise honte, et en partie de cette envie de produire de l'effet et de faire impression à laquelle le portait naturellement la tournure poétique de son esprit. Rien, en effet, ne saurait être plus amusant et plus singulier que le contraste de son enjouement en petit comité avec sa réserve et sa fierté dans les cercles qu'il venait de quitter. C'était comme la gaîté bruyante d'un enfant, *au sortir* de l'école; il n'était point de plaisanteries, de tons malicieux dont il ne fût capable. Habitué à le trouver toujours si enjoué dans le tête-à-tête, je le raillais souvent sur le ton sombre de ses poésies, comme emprunté; mais il me répondait constamment, et je cessai bientôt d'en douter, que bien que gai et riant avec ceux qui lui plaisaient, il était au fond du cœur l'un des malheureux les plus mélancoliques du monde.

Parmi une foule de billets que je reçus de lui à cette époque, relatifs, quelques-uns aux parties où nous nous trouvions ensemble, d'autres à des affaires aujourd'hui oubliées, j'en choisirai quelques-uns qui, en faisant connaître sa société et ses habitudes, ne seront peut-être pas sans intérêt.

25 mars 1812.

«A tous ceux qui les présentes verront, savoir faisons; que vous, Thomas Moore, êtes assigné, non invité, sur demande spéciale et toute particulière, à vous trouver demain soir, à neuf

heures et demie, chez lady Charlotte Lamb, où vous serez reçu civilement et convenablement. Venez, je vous en prie; on m'a tant accablé de questions sur votre compte, ce matin, que je vous conjure d'y venir répondre en personne.

«Croyez-moi toujours, etc.»

«J'aurais répondu à votre billet dès hier, si je n'avais espéré vous voir ce matin. Il faut que nous tenions conseil ensemble sur le jour où nous irons dîner avec sir Francis. Je suppose que nous nous verrons ce soir chez miss Berry, autrement j'y serais allé à coup sûr.

«Comme à l'ordinaire, j'ai une multitude d'affaires sur les bras; aucune, il est vrai, d'une nature belliqueuse, pour le moment.

»Croyez-moi toujours votre, etc.»

8 mai 1812.

«Je suis trop fier de votre amitié pour me rendre difficile sur le choix de ceux avec lesquels je la partage, et Dieu sait que jamais je n'ai eu plus besoin d'amis que dans ce moment-ci. Je prends grand soin de moi-même dans ce moment, cela ne me réussit guère. Si vous connaissiez ma situation sous tous les points de vue, vous excuseriez bien des négligences apparentes, où l'intention n'entre pour rien.

»Je quitterai Londres bientôt, je crois; ne le quittez pas, vous, sans me voir. Je vous souhaite du fond du cœur tout le bonheur que vous pouvez vous souhaiter à vous, et je crois que vous avez

pris le chemin pour y arriver. Que la paix soit avec vous, je crois qu'elle m'a abandonné pour toujours.

»Tout à vous, etc.»

20 mai 1812.

«Après avoir passé toute la nuit, j'ai vu, lundi matin, *lancer Bellingham dans l'éternité* [20](#), et à trois heures, le même jour, partir *** pour la campagne.

Note 20: ([retour](#)) Phrase consacrée pour dire *pendre*. On peut justifier la présence de Lord Byron au supplice de Bellingham, en rappelant que cet homme n'était point un assassin ordinaire. Son procès fit grand bruit en Angleterre. Il avait tué M. Perceval d'un coup de pistolet, en plein Parlement; il n'avait fait aucun effort pour se sauver; et tout en assurant qu'il n'avait aucune haine personnelle contre ce député, il persista à dire que sa seule raison était qu'il désapprouvait sa conduite parlementaire. On était curieux de savoir s'il ferait d'autres aveux sur l'échafaud: il n'en fit point. (*Note du Tr.*)

»J'irai, je crois, passer quelques jours à Nottingham au commencement de juin: dans ce cas, je viens vous prendre à l'improviste avec Hobhouse qui, comme vous et tous les autres, s'efforce de m'arracher à mes ennuis.

»J'avais dessein de vous écrire une longue lettre, mais je sais que cela m'est impossible. S'il m'arrive quelque chose de remarquable en bien, je vous le ferai savoir; si c'est quelque chose de malheureux, il ne manquera pas de gens pour vous le dire. Soyez heureux, en attendant.

»Tout à vous.

»*P. S.* Mes respects et mes complimens bien sincères à Mrs ***; elle est réellement fort belle. Je puis vous le dire, même à vous, car jamais figure ne m'a frappé comme celle-là.»

Il avait loué une fenêtre avec ses deux camarades de collège, MM. Bailey et John Madocks. Ils sortirent tous trois de je ne sais quelle assemblée et se rendirent sur les lieux vers les trois heures du matin; la porte était fermée. M. Madocks se chargea de réveiller les gens de la maison, tandis que Lord Byron et M. Bailey se promenèrent bras dessus bras dessous dans la rue. C'est alors qu'eut lieu une scène assez fâcheuse. Voyant une pauvre femme couchée sur les marches, devant une porte, Lord Byron lui offrit quelques shillings, en lui adressant quelques mots de compassion; mais, au lieu de les recevoir, elle repoussa violemment sa main, se leva tout-à-coup, et, grimaçant un rire effroyable, se mit à boiter en singeant l'infirmité de son bienfaiteur. «Il ne prononça pas une parole, dit M. Bailey, mais je sentis son bras trembler dans le mien en nous éloignant de cette misérable.» -

Je citerai à ce propos une autre anecdote. Un jour qu'il sortait d'un bal, avec M. Rogers, et se dirigeait vers sa voiture, un petit porte-fanal qui marchait devant lui cria: «De ce côté, Milord. – Il paraît vous connaître, dit M. Rogers. – Me connaître! répondit Lord Byron assez tristement; tout le monde me connaît, je suis un être difforme.»

En parlant des honneurs rendus à son génie, j'aurais dû dire

qu'il eut, au printemps, dans une soirée, celui d'être présenté au prince régent, sur la demande de cet auguste prince lui-même. «Le régent, dit M. Dallas, lui exprima toute son admiration du poème de *Childe-Harold*, et le reste de la conversation séduisit tellement le poète, que si le prochain lever n'eût été retardé par une cause fortuite, il y a gros à parier qu'on l'eût vu souvent à Carlton-House, où peut-être serait-il devenu courtisan tout-à-fait.»

Après ce sage pronostic, le même écrivain ajoute: «Je fus le voir le matin du jour où le lever devait avoir lieu: je le trouvai en habit de cour complet, avec ses beaux cheveux noirs poudrés, ce qui n'allait point du tout à sa figure. Je fus d'autant plus surpris, qu'il ne m'avait point dit qu'il dût aller à la cour: il me parut qu'il lui semblait nécessaire de justifier son intention, car il me fit observer qu'il ne pouvait guère s'en dispenser décemment, le prince régent lui ayant fait l'honneur de lui dire qu'il espérait bientôt le voir à Carlton-House.»

Il va, dans les deux lettres suivantes, vous raconter lui-même sa présentation.

LETTRE XCIV

À LORD HOLLAND

Cher Milord,

Je dois vous paraître bien ingrat, et j'ai été en effet bien négligent, mais je n'ai appris qu'hier soir que milady était hors de danger; je me présenterai demain, et j'aurai, j'espère, la satisfaction d'apprendre qu'elle est tout-à-fait bien. J'ose croire que ni la politique ni la goutte n'ont assailli votre seigneurie depuis que je ne vous ai vu, et que vous vous portez aussi bien qu'on puisse le souhaiter.

»L'autre soir, à un bal, j'ai été présenté, par ordre, à notre gracieux régent, qui m'a fait l'honneur de causer quelque tems avec moi, et qui a professé beaucoup de goût pour la poésie. Je confesse que c'était là un honneur tout-à-fait inattendu; je songeais à l'aventure de ce pauvre B***, et je craignais de tomber moi-même dans une pareille bévue. J'ai maintenant bon espoir, si M. Pye venait à mourir, de *chansonner la vérité à la cour*, comme M. Mallet, d'insignifiante mémoire. Songez un peu, cent marcs par an [21](#), outre le vin et l'infamie. Mais alors le remords me forcerait à me noyer dans ma botte de vin, ayant la fin de l'année, ou celle de mon premier dithyrambe. – De sorte que, tout bien

considéré, je ne conspirerai contre l'existence de notre lauréat, ni par la plume ni par le poison.

»Voulez-vous présenter mes très-humbles respects à lady Holland, et me croire toujours bien sincèrement, etc.»

Note 21: ([retour](#)) Le marc représente 8 onces, comme moitié de l'ancienne livre française et normande de 16 onces, ou seulement 6 onces, comme moitié de la livre anglaise de 12 onces. Dans le premier cas, 100 marcs représenteront en nombre rond 2,200 fr.; et dans le second, 1,600 fr. – Le poète lauréat, ou poète de la cour, est actuellement M. Southey.(*N. du Tr.*)

La seconde lettre donne plus de détails sur cette entrevue avec le prince régent; c'est, comme on le verra, une réponse à sir Walter-Scott: elle fait peut-être plus d'honneur encore au souverain lui-même qu'aux deux poètes.

LETTRE XCV

À SIR WALTER-SCOTT, BARONET

6 juillet 1812.

Monsieur,

«Je viens d'avoir l'honneur de recevoir votre lettre: je suis fâché que vous ayez cru devoir faire la moindre attention aux méchans ouvrages de ma jeunesse, puisque j'ai supprimé tout cela *volontairement*; votre explication est pleine de trop de bienveillance pour ne m'avoir pas fait beaucoup de peine. La satire a été écrite quand j'étais fort jeune, fort irascible, ne cherchant qu'à montrer mon ressentiment et mon esprit, et maintenant je suis assailli par le remords de tout ce que j'ai dit alors. Je ne saurais vous remercier assez des éloges que vous voulez bien me donner; mais cessons de nous occuper de moi, et parlons un peu du prince régent. Il ordonna que l'on me présentât à lui dans un bal: après quelques mots extrêmement flatteurs sur mes propres essais, il me parla de vous et de vos ouvrages immortels. Il me dit qu'il vous préférerait à tous les poètes passés et présens, et me demanda lequel de vos poèmes j'aimais le mieux. La question était embarrassante: je répondis que c'était le *Lay du dernier Ménestrel*; il me dit qu'il n'était pas

éloigné de partager mon opinion. J'ajoutai que vous me paraissiez essentiellement le *poète des princes*, et que nulle part ils n'étaient peints d'une manière aussi séduisante que dans votre *Marmion* et votre *Dame du Lac*: il eut la bonté d'approuver encore cette idée et de s'étendre beaucoup sur vos *Portraits des Jacques*, qu'il trouve aussi majestueux que poétiques. Il parla alternativement d'Homère et de vous, et parut bien vous connaître tous deux, en sorte qu'excepté les Turcs et votre serviteur, vous étiez en très-bonne compagnie. Je défie Murray lui-même de pouvoir exagérer, dans un prospectus, l'opinion que son altesse royale exprima sur votre génie, et je ne prétends pas énumérer tout ce qu'il dit sur ce sujet; mais il vous sera peut-être agréable de savoir que tout cela fut dit d'un langage qui perdrait beaucoup si je m'avisais de vouloir le transcrire ici, avec un ton et un goût qui me laissèrent la plus haute idée des talens naturels et acquis d'un prince auquel je ne supposais jusqu'alors que cette exquise *politesse de manières* qui le rend certainement supérieur à aucun *gentleman* vivant.

» Cette entrevue fut accidentelle. Je n'ai jamais été à un lever; car la vue des cours catholiques et musulmanes a singulièrement diminué ma curiosité, et mes principes politiques étant aussi mauvais que mes vers, *je n'y avais réellement rien à faire*. Il doit vous paraître infiniment flatteur de vous voir ainsi apprécié par notre souverain, et si ce plaisir ne perd rien en passant par mon canal, je m'estimerai bien heureux.

» Je suis très-sincèrement, votre très-humble et très-obéissant

serviteur,

BYRON.

»Excusez ce griffonnage, écrit à la hâte et au retour d'un petit voyage.»

Pendant cet été (1812), il alla passer quelque tems à la campagne chez quelques-uns de ses nobles amis, entre autres, chez lord Jersey et le marquis de Lansdowne. «En 1812, dit-il, à Middleton, se trouvaient chez lord Jersey, au milieu d'une brillante assemblée de lords, de ladies et d'hommes de lettres [22](#) ***... Erskine y était, le bon, mais insupportable Erskine. Il plaisanta, il parla, il fit très-bien, mais il voulait qu'on l'applaudît deux fois pour la même chose. Il lisait ses vers; ses articles, racontait son histoire deux et trois fois, et puis le *Jugement par jury*!!! J'aurais presque désiré qu'il fût aboli, car j'étais assis près d'Erskine à dîner. J'avais lu ses discours imprimés, je n'avais donc pas besoin qu'il me les récitât de nouveau.»

Note 22: ([retour](#)) Ici se trouve une revue des visiteurs, trop critique pour que nous la rapportions. (*Note de Moore.*)

C***, le chasseur de renard, surnommé *Cheek* C***, et moi sablâmes le Bordeaux, et fûmes les seuls qui en prîmes. C*** aime la bouteille, et ne s'attendait pas à trouver un bon vivant dans un rimailleur [23](#). Aussi, faisant mon éloge un certain soir à quelqu'un, il le résuma en ces mots: Il boit, par Dieu, comme un homme!

Note 23: ([retour](#)) Pendant les deux ou trois premiers jours, il n'avait joint la compagnie à Middleton qu'après le

dîner, se contentant de prendre dans sa chambre son léger repas de biscuits et de soda-water. Quelqu'un lui ayant dit que M. C*** avait qualifié de telles habitudes d'efféminées, il résolut de prouver au chasseur de renard qu'il pouvait dans l'occasion se montrer aussi bon vivant que lui; et par ses prouesses le lendemain au Bordeaux, lui arracha le pompeux éloge cité plus haut.

»Personne ne but, excepté C*** et moi. À vrai dire, nous n'avions pas besoin d'assistans, car nous fîmes disparaître tout ce qui avait été mis sur la table assez facilement; et l'on peut supposer qu'elle était bien garnie chez Jersey. Du reste, nous portâmes notre vin très-discrètement [24](#).»

Note 24: ([retour](#)) L'un des principaux personnages de *Waverley*, premier roman publié par sir Walter-Scott.

Au mois d'août de cette même année, le comité de direction de Drury-Lane désirant un prologue pour l'ouverture du théâtre, prit le singulier parti d'annoncer dans les journaux, un concours à cet effet, auquel il appela tous les poètes de l'époque. Bien que les discours arrivassent en assez bon nombre, aucun ne parut au comité digne de fixer son choix. Dans cet embarras, l'idée vint à lord Holland qu'ils ne pouvaient mieux faire que d'avoir recours à Lord Byron, dont la popularité donnerait encore plus de vogue à la solennité de la réinstallation, et dont la supériorité, incontestable, à ce qu'il croyait, quoique l'événement ait prouvé le contraire, forcerait tous les candidats rejetés à se soumettre sans murmurer. La lettre suivante est le premier résultat de la

demande faite à ce sujet au noble poète.

LETTRE XCVI

À LORD HOLLAND

Cheltenham, 10 septembre 1812.

Cher Milord,

«Les vers que j'avais essayé de faire sont encore, ou plutôt étaient dans un état tout-à-fait imparfait; je viens de les jeter dans un feu plus décisif que celui de Drury-Lane. Dans de telles circonstances, je ne saurais risquer volontiers de lutter contre Philo-drama, Philo-Drury, Asbestos H**, et tous les anonymes et synonymes des candidats du comité. Sérieusement, je crois que vous pourriez trouver bien mieux ailleurs; les prologues ne sont pas mon fort. Dans tous les cas, mon amour-propre ou ma modestie ne me permettraient pas de courir le hasard de voir mes rimes enterrées dans le *Magazine* du mois prochain sous les *Essais sur l'assassinat de M. Perceval*, et les *Guérisons de la morsure des chiens enragés*, comme ce pauvre Goldsmith s'en plaignait pour des productions bien supérieures aux miennes.

»Je prends cependant toujours assez d'intérêt à la chose pour désirer connaître l'heureux candidat. Dans un nombre aussi grand, je ne doute pas qu'il ne s'en trouve d'excellens, surtout aujourd'hui que l'art d'écrire en vers est devenu le plus aisé de

tous.

»Je n'ai point de nouvelles à vous apprendre, si ce n'est que, par amour pour le théâtre, vous ne veuillez que je vous parle de M. ***. Je crains bien qu'il ne soit beaucoup au-dessous de la tâche que les directeurs de Covent-Garden viennent de lui confier. Sa figure est trop grasse, ses traits écrasés, sa voix ingouvernable, ses gestes sans grâces; et, comme dit Diggory, je le défie d'embellir jamais assez cette espèce de figure-là pour lui donner même l'air de la folie. Je suis bien fâché de le voir dans le rôle de l'Éléphant sur la corde lâche; car, quand je l'ai vu la dernière fois, j'étais enchanté de son jeu. Mais alors j'avais seize ans; et tout Londres avait la bonté de juger comme s'il était revenu à cet âge. Après tout, de meilleurs juges l'ont admiré et l'admireront peut-être encore, ce qui ne m'empêche pas de me hasarder à prédire qu'il ne réussira pas.

»Voilà donc le pauvre Rogers retenu fortement au sommet du puissant Heswellyn; ce n'est pas pour toujours, j'espère. Mes complimens respectueux à lady Holland; son départ, et celui de mes autres amis, a été un triste événement pour moi, qui suis maintenant réduit à la solitude la plus cynique.

«Au bord des eaux de Cheltenham, je me suis assis et j'ai bu en songeant à toi, ô Georgina Cottage! Quant à nos *harpes*, nous les avons suspendues aux saules qui croissent en cet endroit. Alors ils ont dit: *Chantez-nous un chant de Drury-Lane*, etc.; mais j'étais muet et sombre comme les Israélites [25](#).» Les eaux m'ont rendu aussi malade que je pouvais le désirer; vous aviez

raison en cela, comme vous l'avez toujours.

»Croyez-moi pour toujours votre obligé et affectionné serviteur.»

BYRON.

Note 25: ([retour](#)) Imitation burlesque du fameux psaume, *Super flamina Babylonis*, etc.

Les instances du comité; pour qu'il se chargeât du prologue, ayant été renouvelées avec plus de force encore, il consentit enfin à l'entreprendre pour obliger lord Holland, malgré la difficulté de cette tâche et les chances de se créer de nouveaux ennemis. Les lettres et les billets suivans qui se succédèrent avec la plus grande rapidité, et qu'il adressait à sa seigneurie, ne paraîtront pas sans quelque intérêt aux amis des lettres; ils y trouveront une nouvelle preuve des peines qu'il se donnait alors pour perfectionner et polir ses ouvrages, et l'importance qu'il mettait judicieusement au choix des épithètes, comme moyens d'enrichir l'harmonie et la clarté du vers; ils y verront encore, ce qui est fort important pour la peinture de son caractère, la facilité extraordinaire et la bonne humeur avec lesquelles il cédaux avis et aux critiques de ses amis. On ne saurait douter que cette docilité qu'il montra constamment sur des points où les poètes sont généralement si tenaces et si irritables, ne fût en lui disposition naturelle, dont on aurait pu tirer parti dans des choses bien autrement importantes, s'il avait eu le bonheur de rencontrer des personnes capables de le comprendre et de le diriger.

À LORD HOLLAND

22 septembre 1812.

Cher Milord,

«Dans un jour ou deux je vous enverrai quelque chose que vous serez parfaitement libre de laisser là si vous ne le trouvez pas bon. J'aurais désiré avoir plus de tems; enfin, je ferai de mon mieux; trop heureux si je puis vous être agréable, quand bien même je devrais déplaire à cent rimailleurs et à la partie éclairée du public.

»À vous pour toujours, etc.

BYRON.

»Gardez-moi le secret, ou je vais me voir assiégé par tous les concurrens rejetés, et peut-être sifflé par une cabale.»

LETTRE XCVII

À LORD HOLLAND

Cheltenham, 23 septembre 1812.

«Voilà enfin! J'ai marqué quelques passages avec des variantes, choisissez, ajoutez, retranchez, coupez, rejetez, détruisez, faites-en ce que vous voudrez, je m'en remets à vous et au *comité* que vous n'aurez pas cette fois appelé ainsi *a non committendo*. Que vont-ils faire! que ferai-je moi-même avec les cent-un troubadours repoussés? De quel terrible concert ils vont vous assaillir! Attendez-vous à voir les mauvais vers pleuvoir sur vous. Je désire que mon nom ne transpire pas jusqu'au jour fatal. Je ne serai pas en ville, ainsi que m'importe après tout? au moins ayez un bon acteur pour le lire. Elliston est, je crois, l'homme qu'il nous faudrait, ou bien Pope. Pas de Raymond, je vous en conjure au nom de l'harmonie.

»Les passages marqués d'un trait dessus et dessous, le sont pour que vous choisissiez entre les épithètes et autres ingrédients poétiques.

»Écrivez-moi, je vous prie, un mot, et croyez-moi toujours votre, etc.

»Mes complimens et mes respects à lady Holland. Aurez-

vous la bonté d'adopter l'une des deux versions et d'effacer l'autre, sans quoi notre *lecteur* se trouvera embarrassé comme un commentateur, et pourrait par hasard nous les débiter toutes deux. Si ces petits vers ne vous conviennent pas, je me remettrai à l'enclume et vous ferai de nouveaux *endecasyllabes* [26](#).

Note 26: [\(retour\)](#) Les lettres de 97 à 107, ne sont absolument relatives qu'au choix de certaines épithètes à la place de certains mots, dans les vers du *Prologue pour la réouverture du théâtre de Drury-Lane*; il est impossible de faire passer de pareils détails dans une autre langue: ils y seraient toujours presque incompréhensibles et sans aucun intérêt. (*N. du Tr.*)

LETTRE CVII

À M. MURRAY

Cheltenham, 5 septembre 1812.

«Envoyez, je vous prie, ces dépêches et un numéro de la *Revue d'Édimbourg* avec le reste. J'espère que vous avez écrit à M. Thompson, que vous l'avez remercié de ma part pour son présent, et que vous lui avez dit que je m'estimerai vraiment heureux de faire ce qu'il désire. Où en êtes-vous? Et le portrait, quand viendra-t-il *couronné de lauriers et supporté par quelques méchants vers*, orner ou enlaidir quelques-unes de nos tardives éditions?

»Envoyez-moi *Rokeby*. Que diable ce peut-il être? N'importe, il est bien apparenté et sera favorablement introduit dans le monde. Je vous remercie de votre politesse. Je ne me porte pas trop mal; mais mon thermomètre poétique est au-dessous de zéro. Que voulez vous me donner *à moi* ou *à mes ayant-cause*, pour un poème en six chants (*quand il sera terminé, point de vers, point d'argent*), dans un genre aussi semblable aux deux derniers qu'il me sera possible? J'ai quelques idées qui pourront prendre un corps; et d'ici l'hiver j'aurai beaucoup de loisir.

»P. S. Ma dernière question est tout-à-fait dans le style

de Grub-Street; mais j'ajouterai avec Jérémie Diddler, *je le demande seulement pour le savoir*. Envoyez-moi Adair, *sur la Diète et le Régime*, dont Ridgway vient de donner une nouvelle édition.»

LETTRE CVIII

À M. MURRAY

Cheltenham, 14 septembre 1812.

«Les paquets contenaient des lettres et des pièces de vers, tout cela, à une exception près, anonyme et flatteur, et marquant beaucoup d'inquiétude pour ma conversion de certaines hérésies dans lesquelles mes honnêtes correspondans pensent que je suis tombé. Les livres sont des présens tendant aussi à ma conversion: *la Connaissance du christianisme* et le *Bioscope* ou *Cadran solaire de la vie religieuse expliquée*. Je vous prie de vouloir bien vous charger de mes remerciemens envers l'auteur du premier de ces ouvrages (Cadell, libraire), pour sa lettre, son cadeau et surtout sa bonne intention. *Le Bioscope* contenait une pièce de vers manuscrite. Je ne sais de qui; mais certainement de quelqu'un qui a l'habitude d'écrire et d'écrire bien. Je ne sais point si c'est l'auteur du *Bioscope* qui y était joint; mais quel que ce soit, si vous pouvez le découvrir, remerciez-le pour moi de tout mon cœur. Les autres lettres étaient des lettres de dames, par qui je ne demande pas mieux que de me laisser convertir; si je puis parvenir à les connaître, et qu'elles soient jeunes, comme elles prétendent l'être, je serais charmé de les convaincre de ma

dévotion. J'ai reçu aussi une lettre de M. Walpole sur les affaires de ce monde, et j'y ai répondu.

»Ainsi vous voilà l'éditeur de *Lucien*? On me promet une entrevue avec lui; je vous demanderai, je crois, une lettre d'introduction pour lui, *puisque les dieux l'ont rendu poétique*. De qui cette lettre pourrait-elle mieux venir que de son éditeur et du mien? N'est-ce pas une trahison à vous d'avoir affaire à l'un des alliés du *grand ennemi*, comme le *Morning-Post* appelle son frère?

»Et mon livre sur la diète et le régime, ou est-il? Je suis impatient de lire le *Rokeby* de Scott: envoyez-moi le premier exemplaire. L'*Anti-Jacobin Review* est très-bien écrite; elle n'est point du tout inférieure au *Quarterly*, et certainement elle a cet avantage d'être un peu moins *innocente*. En parlant de cela, avez-vous rassemblé mes livres? J'ai besoin de toutes les *Revue*s, au moins des *Revue*s critiques, trimestrielles et mensuelles, etc., portugaises et anglaises, extraites et reliées en un seul volume pour *mes vieux jours*. Mettez en ordre, je vous prie, mes livres en langue romaine; redemandez à Hobhouse les volumes que je lui ai prêtés: il les a eus assez long-tems. S'il arrive quelque chose, faites-moi l'amitié de m'écrire un mot: nous serons plus proches voisins cet hiver.

»*P. S.* On s'est adressé à moi pour écrire le discours d'ouverture de Drury-Lane; mais dès que j'entendis parler de concours, je renonçai à lutter contre Grub-Street tout entier, et jetai au feu quelques vers que j'avais ébauchés! Je l'ai fait par

respect pour vous, bien certain que vous mettriez à la porte celui de vos auteurs qui s'aviserait de concourir avec ce ramas de méchans écrivains. Il n'y aurait pas eu de gloire dans le triomphe, et la défaite eût été ignoblement honteuse. Je me serais étouffé, comme Otway, avec un pain de quatre livres [27](#). Ainsi rappelez-vous bien que je n'ai eu, et que je n'ai rien démêler avec ce prologue; je vous en donne *ma parole d'honneur!*»

Note 27: ([retour](#)) L'illustre auteur de *Venice Preserved* (le *Manlius* du répertoire français) s'étouffa en mangeant avec trop d'avidité un pain de quatre livres encore chaud que l'on venait de lui donner par charité. On sait qu'il languissait dans une affreuse misère. (*N. du Tr.*)

LETTRE CIX

À M. WILLIAM BANKES

Cheltenham, 28 septembre 1812.

Mon Cher Bankes,

«Quand vous m'aurez dit comment les gens peuvent être intimes à soixante-dix lieues, je m'avouerai coupable et j'accepterai vos adieux. À regret cependant, car vous ne me donnez pas de meilleure raison que mon silence; et il n'a d'autre cause que le souvenir de vous avoir entendu dire que vous ne détestiez rien tant que d'écrire et de recevoir des lettres. En outre, comment faire pour trouver un homme qui a un si grand nombre de domiciles? Si j'avais eu l'intention de vous écrire dans ce moment, c'eût été dans votre bourg, où je vous croyais naturellement au milieu de vos commettans. Aussi aujourd'hui, en dépit de M. N*** et de lady W***, je vais vous rendre aussi heureux que la poste de Hexham me le voudra bien permettre. Je vous assure que je vous suis fort obligé de penser à moi de quelque manière que ce soit; et que, malgré cette surabondance d'amitié dont vous me supposez surchargé, je ne saurais jamais me passer de la vôtre.

»Vous avez appris que Newsteadt est vendu pour la somme de

140,000 livres sterlings [28](#), dont 60 restent hypothéquées sur la propriété pendant trois ans, et rapportent intérêt, bien entendu. Il est probable que Rochdale se vendra bien aussi, en sorte que mes affaires financières commencent à s'améliorer. Voilà déjà quelque tems que je suis à boire les eaux, parce que ce sont des eaux à boire, qu'elles sont très-médicinales, et qu'elles ont suffisamment mauvais goût. Dans quelques jours j'irai chez lord Jersey, mais je reviendrai bientôt ici, où je suis presque seul, où je sors très-peu, et où je savoure dans toute sa volupté le *dolce far niente*. Que faites-vous en ce moment? je ne saurais le conjecturer, même par la date de votre épître; vous ne dansez pas, j'espère, au son de la cornemuse dans le salon des Lowthers. Nous en avons un ici en mauvais état: le pauvre diable est atteint d'une phthisie. On m'a dit, dans la misérable auberge où je suis d'abord descendu, que vous étiez passé par ici précisément la veille du jour où je suis venu dans ce pays-ci. Nous avons excellente compagnie; d'abord les Jersey, les Melbourne, les Cowper et les Holland: ils sont tous partis; et les seules personnes que je connaisse sont les Rawdon et les Oxford, avec quelques autres de généalogies moins anciennes.

Note 28: ([retour](#)) Environ 2,800,000 fr. (*N. du Tr.*)

»Je ne les dérange pas beaucoup. Quant à vos bals, vos assemblées, on n'y songe même pas dans notre philosophie! Avez-vous lu le récit d'un accident affreux arrivé l'autre jour sur la Wye? douze personnes noyées, et M. Roscoe, un gros gentleman, qui avait dû la vie à un croc de bateau ou un trident,

pria qu'on le rejetât dans l'eau, parce que sa femme avait été sauvée... non, *noyée*! comme s'il n'aurait pas pu s'y jeter lui-même, s'il l'avait voulu; mais cela passe pour trait de sensibilité. Que les hommes sont d'étranges animaux dans la Wye et dehors!

»Il me reste à vous demander un million de pardons pour ne m'être pas acquitté de vos commissions avant de partir de Londres; mais si vous saviez la masse d'ennuyeux engagements et d'obstacles que j'avais sur les bras, je suis sur que vous ne m'en voudriez pas. Quand s'assemblera le nouveau parlement? Dans soixante jours, je présume, à cause des affaires d'Irlande; les élections de ce pays demanderont plus de tems que n'en comporte la loi. Quant à la vôtre, elle est sûre naturellement, cela n'est pas une question. Salamanque est le mot d'ordre du ministère, et tout ira bien pour vous. J'espère que vous parlerez plus souvent; je suis sûr du moins que vous le devriez, et que l'on s'y attendra. Portman veut donc courir encore une fois la chance? Bon soir.

Je suis toujours votre très-affectionné,

Νωαίρων [29](#).

Note 29: ([retour](#)) Signature qu'il employait souvent à cette époque.

LETTRE CX

À M. MURRAY

Cheltenham, 27 septembre 1812.

«Je n'ai envoyé aucun discours d'ouverture au comité; sur près de cent, je vous le dis *en confidence*, pas un n'a paru digne d'être reçu: en conséquence on est revenu à moi; j'ai écrit un prologue, qui a été reçu et qui sera prononcé. Le manuscrit est maintenant entre les mains de lord Holland.

»Mon seul but est de vous avertir que, de quelque manière qu'il soit accueilli au théâtre, vous le publierez avec la première édition de *Childe-Harold*. Je vous prie seulement, quant à présent, de me garder le secret, jusqu'à nouvel ordre, et de vous procurer une copie correcte pour en faire ce que vous jugerez convenable.

»*P. S.* Je désirerais que vous en tirassiez quelques exemplaires *avant* la représentation, afin que les journaux puissent en rendre un compte exact après.»

LETTRE CXI

À M. MURRAY

Cheltenham, 12 octobre 1812.

«Je ne veux absolument pas que le portrait soit gravé; je vous prie de ne le joindre, sous aucun prétexte, à la nouvelle édition; je désire que toutes les épreuves soient brûlées et la planche brisée. Je paierai toutes les dépenses faites à ce sujet, cela est trop juste, puisque je ne crois pas pouvoir permettre la publication. Je vous demande comme une faveur toute particulière de ne pas perdre un moment pour faire ce que je désire; j'ai mes raisons et je vous les expliquerai quand je vous verrai. Je suis honteux de vous donner tant de peine.

»Je ne sais point comment le public a reçu le Prologue au théâtre; je vois seulement que les journaux en disent du mal, ce dont ne s'embarrasse guère *un vieil auteur* comme moi. Je vous laisse absolument le maître de le joindre ou non à la prochaine édition, quand nous en donnerons une. Faites, je vous prie, exactement ce que je désire quant au portrait, et croyez-moi toujours, etc.

»Faites-moi l'amitié de me répondre; je ne serai pas tranquille que je ne sache les épreuves et la planche détruites. On dit que le

Satirist a rendu compte de *Childe-Harold*, je n'ai pas besoin de demander dans quel sens; mais je voudrais savoir s'il a reproduit ses anciennes personnalités? J'ai un intérêt plus grand que le mien là-dedans: souvent, dans ces sortes d'articles, on introduit des noms étrangers, surtout des noms de femmes.»

LETTRE CXII

À LORD HOLLAND

Cheltenham, 14 octobre 1812.

«L'injuste préférence du comité paraît avoir mis en émoi tous les journaux, même celui de mon ami Perry. Il m'a traité assez rudement, *tu, Brute!* Je compte en retour lui envoyer, par le *Morning-Chronicle*, la première épigramme qui m'échappera, comme gage de pardon.

»Le comité est-il dans l'intention d'entrer en explication sur sa conduite dans cette affaire? Vous voyez qu'on est assez disposé à l'accuser de partialité. Vous voudrez bien, au moins, me disculper de tout empressement déplacé à me pousser au détriment de tant d'anonymes plus anciens dans le métier, plus habiles que moi, qui n'eussent point été insensibles aux vingt guinées (équivalentes, je crois, à près de deux mille au cours de la banque), sans compter l'honneur. Mais l'honneur, à ce que je vois, ne suffit pas pour un succès dans ce genre de littérature.

»Je voudrais savoir ce qu'il en sera advenu a la seconde représentation, et si quelqu'un aura eu la bonté d'en témoigner quelque satisfaction. Je n'ai vu de journaux que celui de Perry et deux feuilles hebdomadaires. Perry est sévère, les deux autres

gardent le silence. Si vous et le comité ne vous repentez pas de votre jugement, je ne m'embarrasserai guère des brillans articles des journaux. Mon opinion à moi, sur ce Prologue, est ce qu'elle a toujours été; je ne suis pas loin, peut-être, d'en penser comme le public.

»Croyez-moi, cher milord, etc., etc.

»*P. S.* Mes complimens respectueux à lady Holland; son sourire serait une grande consolation pour moi, même à distance.»

LETTRE CXIII

À M. MURRAY

Cheltenham, 18 octobre 1812.

«Auriez-vous la bonté de faire insérer *correctement* (sur une copie *correcte*, car j'écris fort mal) dans plusieurs journaux, et particulièrement dans le *Morning-Chronicle*, cette parodie d'un genre tout particulier, car les premiers vers sont absolument ceux de Busby [30](#). Dites à Perry que je lui pardonne tout ce qu'il a dit et pourra dire contre mon Prologue, mais il faut qu'il me permette de critiquer à mon tour le docteur; et qu'il ne me trahisse pas... *audi alteram partem*. Je ne sais quelle mouche a piqué M. Perry; autrefois nous étions très-bons amis: mais n'importe, faites seulement insérer ceci.

Note 30: [\(retour\)](#) Le docteur Busby, l'un des concurrents, dont il s'était amusé à parodier le prologue, qui n'en avait pas besoin.

»J'ai un ouvrage pour vous, *La Valse*, dont je vous fais présent, mais il faut me garder l'anonyme: c'est dans le vieux style des *Poètes anglais et les Journalistes écossais*.

»P. S. Avec la prochaine édition de *Childe-Harold*, vous pourrez imprimer les cinquante ou cent premiers vers de la

Malédiction de Minerve, jusqu'à la strophe:

Mortel (c'est ainsi qu'elle parla), etc.

vous arrêtant naturellement où commence la *Satire* proprement dite; la première partie est la meilleure.»

LETTRE CXIV

À M. MURRAY

19 octobre 1812.

«Bien des remerciemens, mais il faut que je paie le dommage, et je vous serai obligé de m'en faire connaître le montant. Je crois que les *Adresses rejetées* sont, de beaucoup, la meilleure chose qui ait paru en ce genre depuis la *Rolliade*, et je souhaiterais, dans votre intérêt, que vous en fussiez l'éditeur. Dites à l'auteur que je lui pardonnerais de grand cœur, se fût-il montré vingt fois plus satirique, et que ses imitations ne sont pas du tout inférieures aux fameuses imitations d'Hawkins Browne. Il faut que ce soit un homme de beaucoup d'esprit, et d'un esprit moins désagréable et moins offensant que celui qu'on rencontre généralement dans ces sortes d'ouvrages; somme toute, j'admire beaucoup le sien et lui souhaite beaucoup de succès. Le *Satirist*, comme vous l'avez pu voir, a maintenant changé de ton; nous voilà délivrés, je crois, des critiques de *Childe-Harold*. J'ai en mains une *Satire sur la Valse*, qu'il faudra que vous publiiez anonyme; elle n'est pas longue, deux cents vers au plus, mais cela fera une assez bonne petite brochure. Vous l'aurez sous peu de jours.

»P. S. L'éditeur du *Satirist* mérite des éloges pour son

abjuration; après cinq ans de guerre ouverte! c'est ce qu'on appelle s'exécuter de bonne grâce.»

LETTRE CXV

À M. MURRAY

23 octobre 1812.

«Mes remerciemens, comme à l'ordinaire. Vous allez en avant d'une manière admirable; mais ayez soin de satisfaire l'appétit du public, qui maintenant doit en avoir assez de *Childe-Harold*. La *Valse* sera prête. Cela fait un peu plus de deux cents vers, avec une espèce de préface, sous forme d'épître à l'éditeur. J'ai quelque envie de donner, avec *Childe-Harold*, les premiers vers de la *Malédiction de Minerve*, jusqu'au premier discours de Pallas, parce qu'ils ne contiennent rien contre la personne qui eût pu se plaindre du reste du poème, et que quelques amis pensent que je n'ai jamais rien écrit de mieux; il sera facile de les baptiser du nom de *Fragment descriptif*.

»La planche est brisée! Entre nous, elle ne ressemblait pas du tout au portrait, et puis la figure de l'auteur, plantée au frontispice d'un ouvrage, ne signifie pas grand chose. Dans tous les cas, un portrait comme celui-là n'eût pas poussé beaucoup à la vente. Je suis sûr que Sanders n'eût pas survécu à la publication de la gravure. À propos, le portrait peut, jusqu'à mon retour, rester dans ses mains, ou dans les vôtres, à votre choix. L'une des deux

épreuves restant est bien à votre service, jusqu'à ce que je vous en donne une meilleure; mais il faut absolument que l'autre soit brûlée. Encore une fois, n'oubliez pas que j'ai un compte à régler avec vous, et que tout cela doit y figurer. Je vous donne déjà assez de peine, sans souffrir que vous fassiez des dépenses pour moi.

»Vous savez mieux que moi quelle influence peut avoir à l'avenir, sur la vente de *Childe-Harold*, tout ce bruit que vient d'occasioner le Prologue L'autre parodie qu'a reçue Perry est, je crois, la mienne. C'est le discours du docteur Busby mis en vers burlesques. Vous allez demeurer dans Asbermale-Street; j'en suis charmé, nous serons plus proches voisins. Je suis au moment d'aller chez lord Oxford, mais l'on m'y renverra mes lettres: Si vous en avez le loisir, toutes communications de votre part seront reçues avec plaisir par le plus humble de vos scribes. Est-ce M. Ward qui a rendu compte dans le *Quarterly-Review* de la *Vie de Horne Tooke*? L'article est excellent.»

LETTRE CXVI

À M. MURRAY

Cheltenham, 22 novembre 1812.

«À mon retour de chez lord Oxford, j'ai trouvé ici votre aimable billet; je vous serai obligé de garder les lettres en question, et celles qui pourraient encore être adressées de même, jusqu'à ce qu'à mon retour en ville je vienne les réclamer; ce qui sera probablement sous peu de jours. On m'a confié un poème manuscrit, très-long et très-curieux, écrit par lord Brooke (l'ami de sir Philippe Sydney), que je voudrais soumettre au jugement de M. Gifford, lui demandant en même tems: 1° s'il n'a jamais été imprimé; 2° si, dans le cas contraire, il vaudrait la peine de l'être? Ce manuscrit fait partie de la bibliothèque de lord Oxford: il faut qu'il ait été dédaigné par les collecteurs de la *Bibliothèque des manuscrits harleïens*, ou qu'ils n'en aient pas eu connaissance. Le tout est écrit de la main de lord Brooke, excepté la fin. C'est un poème très-long, en stances de six vers. Il ne m'appartient pas de hasarder une opinion sur son mérite; mais si ce n'était trop de liberté, je serais charmé de le soumettre au jugement de M. Gifford, qui, d'après son excellente édition de *Massinger*, doit être aussi décisif sur les ouvrages de cette époque, que sur ceux

de la nôtre.

»Passons maintenant à un sujet moins important et moins agréable. Comment M. Mac-Millan s'est-il permis, sans vous consulter non plus que moi, de mettre le mien en tête de son volume des *Adresses rejetées*? Cela ne ressemble-t-il pas à un vol? Il me semble qu'il eût pu avoir la politesse de demander permission; bien que je n'eusse pas intention de m'y opposer, et que je laisse volontiers les *cent onze* se fatiguer de ces *basses comparaisons*. Je crois que le public est passablement ennuyé de tout cela; je ne m'en suis pas mêlé et ne m'en mêlerai certainement pas, à part les parodies; encore les aurais-je fait disparaître si j'avais su que le docteur Busby avait publié sa lettre apologétique et son *post-scriptum*: mais j'avoue que sa conduite m'avait d'abord paru toute autre. Quelque charlatan a emprunté le nom de l'alderman Birch pour vilipender le docteur Busby, il eût mieux fait de se tenir tranquille.

»Mettez de côté, pour moi, un exemplaire des *Nouvelles Lettres de Junius de Woodfall*, et croyez-moi toujours, etc.»

LETTRE CXVII

À M. WILLIAM BANKES

26 décembre 1812.

«La multitude de vos recommandations rend à peu près inutile ma bonne volonté de vous en procurer. Les plus notables de mes amis sont de retour: Leake de Janina, Canning et Adair de la ville des croyans. À Smyrne, il n'y a pas besoin de lettres; les consuls sont toujours empressés à rendre service aux personnes honorables. À tout hasard, je vous ai envoyé trois lettres, dont l'une, pour Gibraltar, bien qu'elle ne soit pas nécessaire, vous ouvrira un accès plus facile, et vous donnera de suite une sorte d'intimité dans une famille aimable. Vous verrez bientôt qu'un homme de quelque importance n'a guère besoin de lettres, si ce n'est pour des ministres et des banquiers, et je ne doute pas que vous n'en ayez déjà suffisamment de cette nature.

»Il n'y a rien d'impossible que je vous voie en Orient au printemps; si donc vous voulez m'indiquer quelque rendez-vous pour le mois d'août, je vous écrirai, ou bien je m'y trouverai personnellement. Une fois en Albanie, je désirerais que vous vous informassiez du dervis Tahiri, et de Vascilie ou Basile, et que vous présentiez mes complimens aux visirs d'Albanie et de

Morée. Si vous vous recommandez de moi près de Soleyman de Thèbes, je crois qu'il s'emploiera pour vous. Si j'avais mon drogman, ou que j'écrivisse le turc, je vous aurais donné des lettres *réellement utiles*; mais il n'y en a pas besoin pour les Anglais, et les Grecs ne peuvent rien par eux-mêmes. Vous connaissez déjà Liston; moi je ne le connais pas, parce qu'il n'était point ministre de mon tems. N'oubliez pas de visiter Éphèse ainsi que la Troade, et donnez-moi de vos nouvelles. Je crois que G. Foresti est maintenant à Janina; mais, dans le cas contraire, celui qui s'y trouvera se fera certainement un plaisir de vous être agréable. Prenez garde aux firmans; ne vous laissez jamais tromper; l'étranger est mieux protégé en Turquie qu'en quelque lieu que ce soit; ne vous fiez pas aux Grecs, et emportez quelques présens pour les beys et les bachas, tels que montres, pistolets, etc.

»Si vous rencontrez à Athènes, ou ailleurs, un certain Démétrius, je vous le recommande comme un bon drogman. J'espère vous répondre bientôt; dans tous les cas, vous trouverez des essaims d'Anglais maintenant dans le Levant.

»Croyez-moi, etc.»

LETTRE CXVIII

À M. MURRAY

20 février 1813.

«À part le petit compliment que l'auteur veut bien m'adresser [31](#), je trouve, dans *Horace à Londres*, quelques stances sur lord Elgin que j'approuve tout-à-fait. Je voudrais avoir l'avantage de connaître M. Smith, je lui communiquerais la curieuse anecdote que vous avez lue dans la lettre de M. T***s: s'il le désire, je pourrai lui en donner la substance pour sa seconde édition; sinon, nous l'ajouterons à la nôtre, quoique nous nous soyons, je crois, assez occupés de lord Elgin.

Note 31: [\(retour\)](#) Dans l'ode intitulée *le Parthénon*, Minerve parle ainsi:

«Tous ceux qui verront mon temple mutilé poursuivront d'une rage classique le barbare qui l'a ravagé; bientôt un noble poète des îles britanniques captivera les suffrages et l'admiration de la patrie, et enflammera son siècle par le récit des malheurs d'Athènes.»

»Ce que j'ai lu de cet ouvrage me semble admirablement fait. Mes éloges ne valent guère la peine d'être répétés à l'auteur; présentez-lui toujours mes remerciemens pour ceux qu'il a bien

voulu m'accorder. L'idée est neuve; nous avons d'excellentes imitations des satires, etc., par Pope; je ne me rappelle qu'une seule ode qu'il ait imitée, et je ne crois pas qu'un autre l'ait essayé que lui.

»Tout à vous, etc.»

Nous avons déjà dit que les sommes dont il avait eu besoin à l'époque de sa majorité, il se les était procurées à un intérêt ruineux. La lettre suivante a rapport à quelques transactions relatives à ce sujet.

LETTRE CXIX

À M. ROGERS

25 mars 1813.

«Ci-joint vous trouverez un bon pour l'intérêt usuraire dû au *protégé* de lord ***; je voudrais que vous vissiez aussi pour moi sa seigneurie. Quoique la transaction montre d'elle-même la folie de l'emprunteur et la friponnerie du prêteur, je n'ai jamais eu l'intention de nier la dette, comme je l'aurais pu *légalement*, ni de refuser le paiement du principal, pas même peut-être des intérêts tout illégaux qu'ils soient. Vous savez qu'elle était ma position, ce qu'elle est encore. Je me suis défait d'un domaine qui était dans ma famille depuis près de trois cents ans, et n'avait jamais, pendant tout ce tems, eu la honte de tomber aux mains d'un *homme de loi*, d'un *homme d'église*, ou d'une *femme*. Je me suis décidé à ce sacrifice pour payer cette dette et d'autres de même nature. Maintenant je ne puis toucher le prix de cette vente, et je ne le pourrai peut-être de quelques années. Je me trouve donc dans la nécessité de faire *attendre* des personnes qui, eu égard aux intérêts qu'elles reçoivent, ne doivent pas en être trop fâchées; c'est moi seul qui y perds.

»Quand j'arrivai à l'âge de majorité, en 1809, j'offris ma

propre garantie à condition d'un intérêt légal; je fus refusé. Maintenant je ne veux plus en passer par où ces gens-là veulent. Il est possible que j'aie vu cet homme; mais je ne me souviens des noms d'aucunes des parties: je n'ai connu que les *agens* et mes garans. J'ai certainement la volonté de payer mes dettes, dès que je pourrai. La position de cette personne peut être fâcheuse; la mienne ne l'est-elle pas aussi à tous égards? Je ne pouvais prévoir que mon acheteur ne me paierait pas mon domaine de suite. Je suis charmé de pouvoir encore faire quelque chose pour mon Israélite, et je voudrais en dire autant du reste des douze tribus.

»Tout à vous, cher Rogers,»

BYRON.

Au commencement de cette année, M. Murray désirant publier une édition des deux chants de *Childe-Harold*, avec des gravures, le noble auteur entra avec beaucoup d'empressement dans son idée. Il dit, à ce sujet, dans un billet à M. Murray: «Westall est, je crois, convenu de fournir des gravures pour votre livre; l'une d'elles sera, j'imagine, la jolie petite fille que vous avez vue l'autre jour [32](#), mais sans nom, et simplement comme un modèle d'esquisses relatives au sujet. Je voudrais aussi avoir le portrait que je vous ai montré, de l'ami dont il est question dans le texte à la fin du chant premier et dans les notes, ce qui suffit pour justifier l'addition de ces gravures.»

Note 32: ([retour](#)) Lady Charlotte Harley, à laquelle il adressa dans la suite, sous le nom d'Ianthé, les vers qui forment l'introduction de *Childe-Harold*. (*Note de Moore.*)

Dès les premiers jours du printems, il publia, en gardant l'anonyme, sa satire sur la *Valse*, qui, malgré tout l'esprit qui s'y trouve, fut si loin de répondre à ce que le public attendait alors de lui, que l'on ajouta aisément foi au désaveu qu'il crut devoir en faire dans la lettre suivante.

LETTRE CXX

À M. MURRAY

21 avril 1813.

«Je serai à Londres dimanche prochain, et je viendrai causer avec vous au sujet des dessins de Westall. Je dois poser pour qu'il fasse mon portrait, à la demande d'un ami; et comme celui qu'a fait Sanders n'est pas bon, vous préférerez probablement celui-ci. Je voudrais que vous envoyassiez celui de Sanders chez moi, immédiatement et avant mon arrivée. J'apprends qu'on m'attribue un certain poème malicieux sur la *Valse*; j'espère que vous aurez soin de contredire ce bruit: l'auteur, j'en suis sûr, ne serait pas content de me voir responsable de ses folies. L'in-4° de M. Hobhouse ne doit pas tarder à paraître; envoyez, je vous prie, chez lui pour avoir l'un des premiers exemplaires que je compte emporter avec moi dans mon voyage.

»*P. S.* L'*Examiner* [33](#) vous menace de faire quelques observations sur vous la semaine prochaine. Comment êtes-vous parvenu à avoir votre part d'une colère qu'il n'avait jusqu'ici épanchée que sur le prince? Je présume que le ban et l'arrière-ban de vos *scribblers* [34](#) s'apprête à rompre une lance pour la défense du moderne Tonson [35](#)... M. Burke, par exemple, n'y

manquera pas.

»Envoyez-moi mon compte dans Bermet-Street; je veux le régler avant de partir.»

Note 33: [\(retour\)](#) semaine, et forme deux feuilles in-4°. C'est l'un des mieux rédigés des journaux anglais, et celui dont les idées de liberté civile et religieuse s'accordent davantage avec celles des publicistes français, pour lesquels il professe la plus grande estime, et auxquels il fait de frequens emprunts.(*N. du Tr.*)

Note 34: [\(retour\)](#) Allusion à *Martinus Scribler* de Pope.

Note 35: [\(retour\)](#) Libraire fameux du dix-huitième siècle.

Au mois de mai parut son magnifique fragment du *Giaour*. Quoique ce premier jet n'eût point encore toute la perfection à laquelle il le porta dans la suite, le public reçut avec admiration et enthousiasme cette nouvelle œuvre de son génie. L'idée d'écrire un poème par fragmens lui fut suggérée par le *Christophe Colomb* de M. Rogers. Quoi que l'on puisse dire contre une telle manière de composer en général, on doit avouer qu'elle convenait parfaitement au caractère de Lord Byron, lui permettant de s'affranchir de ces difficultés mécaniques qui, dans une narration régulière, gênent le poète, pour ne pas dire qu'elles le refroidissent et le glacent, et de laisser à l'imagination de ses lecteurs à remplir les intervalles qui eussent dû séparer ces morceaux pathétiques qui étaient le triomphe de son beau talent. La fable de ce poème avait encore pour son imagination

ce genre d'attrait qui lui permettait de rapporter, jusqu'à un certain point, à lui-même, un événement dans lequel il joue l'un des premiers rôles. Après la publication du *Giaour*, quelques versions inexactes de cet événement romanesque ayant circulé dans le public, le noble auteur pria son ami, le marquis de Sligo, qui avait visité Athènes peu de jours après, de vouloir bien lui communiquer ses souvenirs sur cette affaire. Voici la réponse de lord Sligo.

Albanie, lundi, 31 août 1813.

Mon Cher Byron,

«Vous m'avez prié de vous dire ce que je puis avoir appris à Athènes sur une jeune fille qui fut près d'être mise à mort quand vous y étiez; et vous désirez que je n'omette aucune des circonstances relatives à cette affaire, qui seraient à ma connaissance. Pour répondre à votre désir, je vais vous dire tout ce que j'en ai appris; et je ne saurais être bien loin de l'exacte vérité, puisque la chose s'était passée un ou deux jours seulement avant mon arrivée, et formait conséquemment alors le sujet général de toutes les conversations.

»Le nouveau gouverneur, encore inaccoutumé aux rapports avec les chrétiens, avait naturellement sur les femmes les mêmes idées barbares qu'ont tous les Turcs. En conséquence, et suivant au pied de la lettre la loi de Mahomet, il avait ordonné que cette jeune fille fût cousue dans un sac et jetée à la mer, ce qui se fait presque tous les jours à Constantinople. Comme vous reveniez de vous baigner au Pyrée, vous rencontrâtes le cortège

qui allait mettre à exécution la sentence rendue contre la pauvre malheureuse. On ajoute qu'ayant appris où ces gens-là allaient et quelle était la patiente, vous intervîntes aussitôt; et que, comme on hésitait à obéir à vos ordres, vous fûtes obligé d'intimer au chef de l'escorte que vous l'y contraindriez par la force, comme cette menace ne suffisait pas encore pour le décider, vous tirâtes un pistolet, lui disant que, s'il refusait plus long-tems de vous obéir et de retourner avec vous jusqu'à la maison de l'aga, vous alliez lui brûler la cervelle. Là-dessus, cet homme consentit à revenir sur ses pas jusque-là, et vous obtîntes par des menaces, par des prières, et peut-être aussi par des présens, la grâce de la jeune fille, à condition qu'elle quitterait Athènes. On dit que vous la conduisîtes d'abord au couvent, et que pendant la nuit vous la fîtes partir pour Thèbes, où elle trouva un sûr asile. Voilà tout ce que je sais de cette histoire, telle que je me la rappelle aujourd'hui. Si vous désirez m'adresser d'autres questions à ce sujet, je suis prêt à y répondre avec le plus grand plaisir.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.